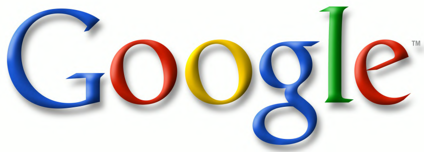



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



244. **Lambert** (M^ise de) Avis d'une mère à son fils et à sa fille (par Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de Lambert). *Paris, Etienne Ganeau*, 1728, in-12, v. marb. ant. 5 fr.

179

Marquise de Lambert

AVIS
D'UNE MERE
A SON FILS
ET
A SA FILLE.

AVIS
D'UNE MERE
A SON FILS
ET
A SA FILLE



A PARIS,

Chez ETIENNE GANEAU, Libraire Juré de l'Université, ruë S Jacques, aux Armes de Dombes ; prés la ruë du Plâtre.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilége.



AVIS D'UNE MERE A SON FILS.



UELQUES soins que l'on prenne de l'éducation des enfans, elle est toûjours très-imparfaite ; il faudroit pour la rendre utile, avoir d'excellens Gouverneurs, & où les prendre ? à peine les Princes peuvent-ils en avoir & se les conserver. Où trouve-t'on des hommes assez au-dessus des

autres, pour être dignes de les conduire ; cependant les premieres années sont précieuses, puisqu'elles assurent le mérite des autres.

Il n'y a que deux tems dans la vie où la verité se montre utilement à nous : dans la jeunesse, pour nous instruire : dans la vieillesse, pour nous consoler. Dans le tems des passions la verité nous abandonne.

Quoique deux hommes celebres, * aïent eu attention à votre éducation, par amitié pour moi ; cependant obligez de suivre l'ordre des études établis dans les colleges, ils ont plus songé dans vos premieres années à la

* Le P. Bouhours, & le P. Cheminais

ſcience de l'eſprit, qu'à vous apprendre le monde & les bienſéances.

Voici, mon fils, quelques préceptes qui regardent les mœurs. Liſez-les ſans peine. Ce ne ſont point des leçons ſeiches, qui ſentent l'autorité d'une Mere ; ce ſont des avis que vous donne une amie & qui partent du cœur.

En entrant dans le monde, vous vous êtes apparemment propoſé un objet ; vous avez trop d'eſprit, pour vouloir y vivre à l'avanture : vous ne pouvez aſpirer à rien de plus digne, ni de plus convenable, que la gloire : mais il faut ſçavoir ce que l'on entend par le terme de gloire, & quelle idée vous y attachez.

Il en eſt de bien des ſortes ; chaque profeſſion a la ſienne. Dans la vôtre, mon fils, on entend la gloire qui ſuit la valeur. C'eſt la gloire des Héros. elle eſt la plus brillante ; les véritables marques d'hoñeur & les récompenſes y ſont attachées ; la Renommée ſemble ne parler que pour eux, & quand vous êtes parvenu à un certain degré de réputation, rien n'eſt perdu. Tout le monde a conſenti qu'on donnât le premier rang aux vertus militaires ; cela étoit juſte. Elles coûtent aſſez : mais il y a pluſieurs manieres de s'acquiter de ſes obligations.

Le uns n'embraſſent la profeſſion des armes, que pour éviter la honte de dégenerer ;

les autres ne la ſuivent pas ſeulement par devoir, mais par goût. Les premiers ne s'élevent gueres au-deſſus de leur état; c'eſt une dette qu'ils payent: ils en demeurent là. Les autres, ſoutenus par l'ambition, marchent à pas de géans dans le chemin de la gloire. Les uns ont la fortune pour objet; les autres l'élevation & l'immortalité. Ceux qui ſe bornent à la fortune, ont toûjours un mérite borné. Tout homme qui n'aſpire pas à ſe faire un grand nom, n'exécutera jamais de grandes choſes: ceux qui marchent nonchalamment, ſouffrent toutes les peines de leur profeſſion, & n'en ont ni l'honneur, ni la récompenſe.

Si l'on entendoit bien ses interêts, on negligeroit la fortune, & l'on n'auroit dans toutes les professions que la gloire pour objet. Quand vous êtes parvenu à un certain dégré de mérite, & qu'il est connu, la grande gloire a toûjours la fortune à sa suite. On ne peut avoir trop d'ardeur de s'élever, ni soûtenir ses désirs d'esperances trop flateuses.

Il faut par de grands objets donner un grand ébranlement à l'ame, sans quoi elle ne se mettroit point en mouvement. Quelqu'ardent, quelque vif que soit votre amour pour la gloire, vous demeurez encore bien au-deçà du terme : mais quand vous n'i-

riez qu'à moitié chemin, il eſt toûjours beau d'avoir oſé.

Rien ne convient moins à un jeune homme qu'une certaine modeſtie, qui lui fait croire qu'il n'eſt pas capable de grandes choſes. Cette modeſtie eſt une langueur de l'ame, qui l'empêche de prendre l'eſſort, & de ſe porter avec rapidité vers la gloire. On diſoit à Ageſilas, que le Roy de Perſe étoit le grand Roy; *Pourquoi ſera-t'il plus grand que moi*, répondit-il, *tant que j'aurai une épée à mon côté.* Il y a un mérite ſuperieur, qui ſent que rien ne lui eſt impoſſible.

La fortune, mon fils, ne vous a pas aplani le chemin de la gloire; pour vous l'ou-

vrir, je vous donnai de bonne heure un Regiment, persuadée, qu'on ne pouroit entrer trop-tôt dans une profession, où l'experience est si nécessaire; & que les premieres années assuroient la réputation & répondoient de toute la vie. Vous fîtes la campagne de Barcelone, la plus heureuse pour les armes du Roy, & la moins celebrée; vous revenez en Italie, où tout est contre nous, où nous avons à combattre, climat, ennemis, situation & prévention. Les campagnes malheureuses pour le Roy, le sont aussi pour les particuliers; la terre ensevelit les morts & les fautes des vivans; & la Renommée se taît, & ne parle plus des

ſervices de ceux qui reſtent ; mais il faut compter que la vraie valeur n'eſt jamais ignorée. Il y a tant d'yeux ouverts ſur vous, que ce ſont autant de témoins de ce que vous vallez : de plus, de pareilles campagnes vous inſtruiſent davantage : vous vous êtes eſſayé : vous ſçavez vous-même à peu près ce que vous êtes ; les autres le ſçavent auſſi, & ſi vôtre réputation ſe forme moins vîte, elle en eſt plus certaine.

Les Grands Noms ne ſe font pas en un jour : mais ce n'eſt pas ſeulement la valeur qui fait les hommes extraordinaires, c'eſt elle qui les commence, & les autres vertus les achevent.

L'idée d'un Heros eſt incompatible avec l'idée d'un homme ſans juſtice, ſans probité, & ſans grandeur d'ame. Il ne ſuffit pas d'avoir l'honneur de la valeur, il faut auſſi avoir l'honneur de la probité. Toutes les vertus s'uniſſent pour former un Héros. La valeur, mon fils, ne ſe conſeille point ; c'eſt la nature qui la donne : mais on peut l'avoir à un très-haut dégré, & être d'ailleurs peu eſtimable.

La plûpart des jeunes gens croient toutes leurs obligations remplies dès qu'ils ont les vertus militaires, & qu'il leur eſt permis d'être injuſtes, mal-honnêtes, & impolis. N'étendez point le droit de

l'épée, il ne vous dispense pas des autres devoirs.

Soyez, mon fils, ce que les autres promettent d'être ; vos modéles sont dans votre Maison. Vos Peres ont sçû associer toutes les vertus à celles de leur profession. Fidele au sang dont vous sortez, songez qu'il ne vous est pas permis d'être un homme médiocre : on ne vous en quittera pas à bon marché. Le mérite de vos Peres rehaussera votre gloire, & fera votre honte, si vous dégénerez ; ils éclairent vos vertus & vos défauts.

La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne, & venter sa race, c'est loüer le mérite d'autruy.

Vous trouverez, mon fils, tous les chemins qui conduisent à la gloire bien préparez; c'est un grand trésor qu'un bon Nom, & la réputation de ses Peres. Ils vous ont mis à portée de tout; ce n'est pas assez de les égaler, il faut les passer, & arriver au terme, je veux dire, aux honneurs qu'ils ont approchez de si près, & qu'une mort prématurée leur a ravis.

Je regrette tous les jours de n'avoir pas vû votre grand-Pere. Au bien que j'en ai oüi dire, personne n'avoit plus que lui les qualitez éminentes & le talent de la guerre. Il s'étoit acquis une telle estime & une telle autorité dans l'armée, qu'avec dix mille

hommes il faisoit plus que les autres avec vingt. Il auroit mené les troupes à un peril certain, qu'elles auroient crû aller à une victoire assurée. L'exécution des ordres qu'il recevoit n'étoit jamais douteuse entre ses mains. Au siége de Graveline, les Maréchaux de Gassion & de la Milleraye qui comandoient, s'étant broüillez, leur démêlé divisa l'armée, les deux partis alloient se charger, lorsque vôtre grand-Pere, qui n'étoit alors que Maréchal de Camp, plein de cette confiance & de cette autorité que donne le zéle du bien public, ordonna aux troupes de la part du Roi de s'arrêter. Il leur défendit de reconnoître ces Gené-



raux pour leurs chefs; les troupes lui obéïrent, les Maréchaux de la Milleraye & de Gaſſion, furent obligez de ſe retirer. Le Roi a ſçû cette action, & en a parlé plus d'une fois avec eſtime.

Sa fidelité parut à la guerre de Paris; il refuſa le Bâton de Maréchal de France que Monſieur Gaſton Duc d'Orleans lui fit offrir pour l'attirer dans ſon parti. Le Roi l'ayant ſçû, lui envoya le Brevet de Chevalier de l'Ordre, & lui écrivit qu'il n'oublîroit jamais les preuves qu'il venoit de lui donner de ſon attachement.

Quand il eut le Gouvervement de Metz (le plus beau de ce tems-là, & le plus deſi-

ré,) le Cardinal de Richelieu lui en envoya le Brevet à la Chapelle, dont il étoit Gouverneur. Il étoit couché lorsque le courier arriva: ses gens l'éveillèrent; il prit le paquet sans l'ouvrir, le mit sous son chevet, & se r'endormit.

Etant Gouverneur de Metz, on lui offrit des sommes considerables pour consentir à l'établissement d'un Parlement en cette Ville; il ne voulut jamais y donner son consentement. Les Gouverneurs de ce tems-là avoient la même autorité que des Vicerois. Il refusa cent mille francs que les Juifs lui offrirent pour avoir la permission de ne plus porter le chapeau jaune. Son cœur sensible à la vraie gloi-

re, ſans vanité, ſans vûë de récompenſe, mépriſoit les richeſſes, & n'aimoit la vertu que pour elle-même. Il étoit ſi modeſte, qu'il n'a jamais ſçû ce qu'il valoit. Il avoit eu l'honneur de commander Monſieur de Turenne, qui avoit la politeſſe de dire, que Monſieur * * * * lui avoit appris ſon métier. Plus d'une perſonne en place ont dit bien des fois que c'étoit la honte de la France, qu'un homme de ce mérite-là n'ait pas été élevé aux premieres dignitez de la guerre.

Voilà, mon fils, vos modéles. Les vertus vous ſont montrées en un haut degré. Vous les avez toutes trouvées dans votre Pere. Je ne parlerai

parlerai point de ses talents pour la guerre, cela ne me convient point ; mais l'usage que le Roi en a fait, & les divers emplois de confiance qu'il lui a donnez, marquent assez qu'il en étoit digne.

Le Roi a souvent dit que c'étoit un de ses meilleurs Officiers, & sur qui il comptoit davantage : mais de plus, il avoit toutes les vertus de societé : il a sçû joindre l'ambition à la moderation : il aspiroit à la veritable gloire, sans trop penser à sa fortune. Il fut long-tems oublié, & souffrit une espece d'injustice. Dans ce tems malheureux où votre Pere étoit broüillé avec la fortune, où tout autre se seroit dégoûté, avec quel

courage ne souffrit-il pas ses mauvais traitemens ? il voulut, en ne manquant à aucuns de ses devoirs, mettre la fortune dans son tort ; il crût que la véritable ambition consistoit bien plus à se rendre superieur en mérite, qu'en dignité.

Il y a des vertus qui ne s'acquierent que dans la disgrace ; nous ne sçavons ce que nous sommes, qu'après l'avoir éprouvé. Les vertus de la prosperité sont douces & faciles ; celles de l'adversité sont dures & difficiles, & demandent un homme tout entier. Il sçût souffrir sans découragement, parce qu'il avoit en lui une infinité de ressources ; il crût que son de-

voir l'obligeoit à demeurer dans sa profession, persuadé que la lenteur des récompenses ne nous autorise jamais à quitter le service. Ses malheurs n'ébranlerent point son courage ; il sçût joindre la patience à la dignité ; aussi sçavoit-il jouïr de la prosperité, sans enyvrement & sans faste. Le changement de fortune n'en apportoit point à son ame, & ne lui coûtoit aucune vertu.

Quand il fut fait Gouverneur de Luxembourg, toute la Province craignoit la domination Françoise ; il dissipa cette crainte, de maniere que l'on ne sentit presque pas le changement de maître. Il avoit la main légere & ne

gouvernoit que par amour & jamais par autorité : il ne faisoit point sentir la distance qu'il y avoit de lui aux autres. Sa bonté abregeoit le chemin qui le séparoit de ses inferieurs, ou il les élevoit jusqu'à lui, ou il descendoit jusqu'à eux. Il n'emploioit son credit, que pour faire du bien. Il ne pouvoit souffrir qu'il y eût des malheureux où il commandoit ; il ne songeoit qu'à solliciter & à obtenir des pensions pour les Officiers, des gratifications pour les blessez & pour ceux qui s'étoient distinguez. Beaucoup de gens lui doivent leur fortune.

L'amour propre gagna peu dans l'avancement de votre Pere ; ce qui fut le bien des

autres : aussi étoit-il l'amour de ceux qui vivoient sous son gouvernement ; & quand il mourut, s'ils l'avoient pû, ils l'auroient racheté de leur sang. Ses bonnes qualitez firent taire l'envie, & tout le monde applaudissoit dans son cœur aux graces du Roi. Dans un tems si corrompu, il avoit des mœurs si pures, il pensoit d'une maniere bien differente de la plûpart des hommes.

Quelle fidelité à tenir sa parole ! il la gardoit toûjours à ses dépens. Quel désinteressement ! Il comptoit le bien pour rien. Quelle indulgence n'avoit-il pas pour les foiblesses de l'humanité ? Il excusoit tout, & regardoit les fautes

comme des malheurs, & se croïoit seul obligé d'être honnête homme. Ses vertus laissoient les autres à leur aise. Il avoit de ces facilitez aimables, qui servent au commerce, & qui unissent les hommes. Toutes ses vertus étoient sûres, parce qu'elles étoient naturelles. Le mérite acquis est souvent incertain; pour lui, fidel à sa raison & vertueux sans effort, il ne s'est jamais démenti.

Voilà, mon fils, ce que nous avons perdu. Tant de mérite nous répondoit d'une grande fortune: rien de plus apparent que nos esperances sous un Prince si juste. Votre Pere ne vous a laissé qu'un Nom & des exemples. Le

nom, vous devez le porter avec dignité, & vous devez l'imitation à ses vertus : voilà surquoi vous avez à vous former : je ne vous en demande pas davantage ; mais je ne vous quitte pas à moins.

Vous avez plus d'avances que vos Peres, puisqu'ils peuvent vous guider : je dirai sans honte qu'ils ne vous ont laissé aucune fortune ; on ne rougit point de l'avoüer, quand on a employé son bien au service de son Prince, & qu'on a vêcu sans injustice & sans bassesse.

Il y a si peu de grandes fortunes innocentes, que je pardonne à vos peres de ne vous en avoir point laissé. J'ai fait ce que j'ai pû pour mettre

quelqu'ordre à nos affaires ; où l'on ne laiſſe aux femmes que la gloire de l'œconomie. Je remplirai autant qu'il me ſera poſſible les obligations de mon état ; je vous laiſſerai autant de bien qu'il en faut, ſi vous avez le malheur d'être ſans merite, & aſſez, ſi vous avez les vertus que je vous deſire.

Comme je ne ſouhaite rien tant que de vous voir parfaitement honnête homme, voyons quels en ſont les devoirs, pour connoître nos obligations. Je m'inſtruis moi-même par ces reflexions, peut-être ſerai-je aſſez heureuſe pour changer un jour mes préceptes en exemples.

Celle qui exhorte doit marcher

cher la premiere. Un Ambassadeur de Perse demandoit à la femme de Léonidas *pourquoy à Lacedémone on honoroit tant les femmes ; c'est qu'elles seules sçavent faire des hommes*, répondit-elle. Une Dame Grecque montroit à la mere de Phocion ses pierreries, & lui demandoit les siennes ; elle lui montra ses enfans, & lui dit *voilà ma parure & mes ornemens.* J'espere bien, mon fils, qu'un jour vous ferez toute ma gloire ; mais revenons aux devoirs des hommes.

L'ordre des devoirs est de sçavoir vivre avec ses superieurs, ses égaux, ses inferieurs, & avec soi-même. Avec ses superieurs, sçavoir

plaire ſans baſſeſſe ; montrer de l'eſtime & de l'amitié à ſes égaux ; ne point faire ſentir le poids de la ſuperiorité à ſes inferieurs ; conſerver de la dignité avec ſoi-même.

Au-deſſus de tous ces devoirs, eſt le culte que vous devez à l'Etre ſuprême. La Religion eſt un commerce établi entre Dieu & les hommes, par les graces de Dieu aux hommes, & par le culte des hommes à Dieu. Les ames élevées ont pour Dieu des ſentimens & un culte à part qui ne reſſemble point à celui du peuple ; tout part du cœur, & va à Dieu. Les vertus morales ſont en danger ſans les chrétiennes. Je ne vous demande point une pieté rem-

plie de foibleſſe & de ſuperſtition ; je demande ſeulement que l'amour de l'ordre ſoumette à Dieu vos lumieres & vos ſentimens, que le même amour de l'ordre ſe répande ſur votre conduite, il vous donnera la juſtice, & la juſtice aſſure toutes les vertus.

La plûpart des jeunes gens croïent aujourd'hui ſe diſtinguer, en prenant un air de libertinage, qui les décrie auprès des perſonnes raiſonnables ; c'eſt un air qui ne prouve pas la ſuperiorité de l'eſprit, mais le déréglement du cœur. On n'attaque point la Religion , quand on n'a point interêt de l'attaquer ; rien ne rend plus heureux que d'a-

voir l'eſprit perſuadé & le cœur touché ; cela eſt bon pour tous les tems. Ceux mêmes qui ne ſont pas aſſez heureux pour croire comme ils doivent, ſe ſoumettent à la Religion établie : ils ſçavent que ce qui s'appelle préjugé tient un grand rang dans le monde, & qu'il faut le reſpecter.

Le libertinage de l'eſprit & la licence des mœurs doivent être banis ſous le regne où nous ſommes.

Les mœurs du Souverain dominent : elles ordonnent ce qu'il fait, & défendent ce qu'il ne fait pas. Les défauts des Princes doublent & leurs vertus renaiſſent par imitation. Quand les courtiſans

auroient le cœur corrompu, il regne toûjours à la Cour une honnêteté qui masque le vice. Nous sommes bienheureux d'être nez dans un siécle, où la pureté des mœurs & le respect de la Religion sont nécessaires pour plaire au Prince.

Je pourrois, mon fils, me placer dans l'ordre des devoirs; mais je veux tout tenir de votre cœur. Faites attention à l'état où m'a laissé votre Pere, j'avois sacrifié tout mon bien à sa fortune, je perdis tout à sa mort. Je me vis seule & sans appui; je n'avois d'amis que les siens, & j'ai éprouvé que peu de gens sçavent être amis des morts. Je trouvai mes ennemis dans

ma propre famille ; j'avois à ſoûtenir contre des perſonnes puiſſantes un procès qui décidoit de ma fortune ; je n'avois pour moi que la juſtice & mon courage ; je l'ai gagné ſans crédit & ſans baſſeſſe. Enfin j'ai fait de ma mauvaiſe fortune tout ce qu'on en pouvoit faire ; dès qu'elle a été meilleure, j'ai ſongé à la vôtre. Donnez-moi dans votre amitié la même part que je vous donnerai dans ma petite fortune.

Je ne veux point de reſpect forcé ; je ne veux que des ſoins du cœur. Que vos ſentimens viennent à moi, ſans que vos interêts les amenent. Enfin ayez ſoin de votre gloire & j'aurai ſoin du reſte.

Vous ſçavez vous condui-re avec vos ſuperieurs. On n'a que faire de préceptes pour les devoirs qui regardent le Prince. Vous êtes d'une race qui lui a tout ſacrifié. A l'égard de ceux dont vous dépendez, le premier mérite eſt de plaire.

Dans les emplois ſubalternes vous ne vous ſoûtenez que par les agrémens ; les Maîtres ſont comme les Maîtreſſes ; quelque ſervice que vous leur ayez rendu, ils ceſſent de vous aimer, quand vous ceſſez de leur plaire.

Il y a pluſieurs ſortes de grandeurs & qui demandent pluſieurs ſortes d'hommages.

Il y a des grandeurs réelles & perſonnelles, & des gran-

deurs d'inſtitution. On doit du reſpect aux perſonnes élevées en dignité ; mais ce n'eſt qu'un reſpect extérieur : on doit de l'eſtime & un reſpect de ſentiment au mérite. Quand de concert la Fortune & la Vertu ont mis un homme en place, c'eſt un double empire & qui exige une double ſoûmiſſion : mais il ne faut pas que le brillant de la grandeur vous ébloüiſſe & vous jette dans l'illuſion.

Il y a des ames baſſes qui ſont toûjours proſternées devant la grandeur. Il faut ſéparer l'homme de la dignité, & voir ce qu'il eſt quand il en eſt dépouillé : il y a bien une autre grandeur que celle qui vient de l'autorité ; ce

n'eſt ni la naiſſance , ni les richeſſes qui diſtinguent les hommes ; la ſuperiorité réelle & veritable entr'eux , c'eſt le mérite.

Le titre d'honnête homme eſt bien au-deſſus des titres de la fortune. Dans les places ſubalternes l'on eſt dépendant ; il faut faire ſa cour aux Miniſtres ; mais il la faut faire avec dignité. Je ne vous donnerai jamais des leçons de baſſeſſe , ce ſont vos ſervices qui doivent parler pour vous , & non pas des ſoûmiſſions déplacées.

Les perſonnes de mérite qui s'attachent aux Miniſtres les honorent : les eſclaves les aviliſſent ; rien n'eſt plus agréable que d'être ami des

perſonnes élevées ; mais vous n'y parvenez que par l'envie de plaire.

Que vos liaiſons ſoient avec des perſonnes au-deſſus de vous ; par-là vous vous accoûtumez au reſpect & à la politeſſe. Avec ſes égaux on ſe néglige ; l'eſprit s'aſſoupit.

Je ne ſçai ſi l'on peut eſperer de trouver des amis à la Cour. Pour les perſonnes éminentes en dignité, leur place les diſpenſe de bien des devoirs, & couvre bien des défauts. Il eſt bon d'approcher les hommes, de les avoir à découvert & avec leur mérite de tous les jours. De loin, les Favoris de la fortune vous impoſent : l'éloi-

gnement les met dans le point de vûë qui leur est favorable : la Rénommée éxagere leur mérite & la flaterie les déïfie. Aprochez-les, vous ne trouverez que des hommes. Qu'on trouve de peuple à la Cour ! Pour se désabuser de la grandeur, il faut la voir de près : vous cesserez aussi-tôt de la désirer & de la craindre.

Que les défauts des Grands ne vous gâtent pas ; mais qu'ils vous redressent. Que le mauvais usage qu'ils font de leurs biens vous apprenne à mépriser les richesses, & à vous regler. La vertu ne conduit point leur dépense.

Pourquoi dans ce nombre infini de goûts inventez par

la volupté & par la molesse, ne s'en est-on jamais fait un de soulager les malheureux ? L'humanité ne vous fait-elle point sentir le besoin de secourir vos semblables ? Les bons cœurs sentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne sent les autres besoins de la vie. Marc-Aurele remercioit les Dieux de ce qu'il avoit toûjours fait du bien à ses amis, sans les avoir fait attendre. Le bonheur de la grandeur, c'est lorsque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre; *Je ne puis*, disoit ce Prince, *être touché d'un bonheur qui n'est que pour moy.*

Le plaisir le plus délicat est de faire le plaisir d'autrui;

mais pour cela, il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richesses n'ont jamais donné la vertu; mais la vertu a souvent donné les richesses. Quel usage aussi la plûpart des grands, font-ils de leur gloire? Ils la mettent toute en marques exterieures & en faste. Leur dignité s'apesantit& abaisse les autres; cependant la veritable Grandeur est humaine : elle se laisse aprocher, elle descend même jusqu'à vous : ceux qui la possedent sont à leur aise & y mettent les autres. Leur élevation ne leur coûte aucune vertu, & la noblesse de leurs sentimens les y avoit comme préparez & accoûtumez. Ils n'y sont point é-

trangers, & n'y font ſouffrir perſonne.

Les titres & les dignitez ne font pas les liens qui nous uniſſent aux hommes, ni qui les attirent à nous. Si nous n'y joignons le mérite & la bonté, on leur échape aiſément, & on ne cherche qu'à ſe dédommager d'un hommage qu'on eſt forcé de rendre à leur place; & en leur abſence on ſe donne la liberté de les juger & de les condamner. Mais ſi par envie nous aimons à diminuer leurs bonnes qualités, il faut combattre ce ſentiment, & leur rendre la juſtice qu'ils méritent. Nous croïons ſouvent n'en vouloir qu'aux hommes, & nous en voulons aux places:

jamais ceux qui les ont occupées n'ont été au gré du monde, & on ne leur a rendu justice, que quand ils ont cessé d'y être. L'envie malgré elle rend hommage à la Grandeur, quoiqu'elle semble la mépriser ; car c'est honorer les places que de les envier. Ne condamnons point par chagrin des situations agréables, qui n'ont que le défaut de nous manquer. Passons aux devoirs de la Societé.

Les hommes on trouvé qu'il étoit nécessaire & agréable de s'unir pour le bien commun ; ils ont fait des Loix pour réprimer les méchans : ils sont convenus entre eux des devoirs de la Societé, & ont attaché l'idée de

la gloire à la pratique de ces devoirs. Le plus honnête homme eſt celui qui les obſerve avec plus d'exactitude : on les multiplie à meſure que l'on a plus d'honneur & de délicateſſe.

Les vertus ſe tiennent, & ont entr'elles une eſpece d'alliance ; & c'eſt l'union de toutes ces vertus qui fait les hommes extraordinaires. Après avoir preſcrit les devoirs néceſſaires à leur ſûreté commune, ils ont cherché à rendre leur commerce agréable : ils ont établi des régles de politeſſe & de ſçavoir vivre aux perſonnes bien nées.

On n'a point de préceptes à donner contre certains défauts. Il y a des vices qui ſont

inconnus aux honnêtes gens. La probité, la fidelité à tenir sa parole, l'amour de la verité ; je crois n'avoir rien à vous apprendre sur tout cela : Vous sçavez, qu'un honnête homme ne connoît point le mensonge ; quelles loüanges ne donne-t'on point à ceux qui aiment la verité ? Celui-là, dit-on, est semblable aux Dieux, qui fait du bien & qui dit la verité : mais s'il ne faut pas toûjours dire ce que l'on pense, il faut toûjours penser ce que l'on dit. Le veritable usage de la parole, c'est de servir la verité. Quand un homme a acquis la réputation de vrai, on jureroit sur sa parole : elle a toute l'autorité des sermens : on a pour

ce qu'il dit un reſpect de religion.

Le faux dans les actions n'eſt pas moins oppoſé à l'amour de la verité, que le faux dans les paroles. Les honnêtes gens ne ſont point faux; qu'ont-ils à cacher? Ils ne ſont pas même preſſez de ſe montrer, ſur ce que tôt ou tard le vrai mérite ſe fait jour.

Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plûtôt vos défauts, que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fauſſeté eſt l'imitation du vrai; l'homme faux paye de mine & de diſcours: l'homme vrai paye de conduite. Il y a long-tems qu'on dit, que l'Hipocriſie

eſt un hommage que le vice rend à la vertu : mais il ne ſuffit pas d'avoir les vertus principales pour plaire, il faut encore avoir les qualitez agréables & liantes.

Quand on aſpire à ſe faire une grande réputation, on eſt toûjours dépendant de l'opinion des autres ; il eſt difficile d'arriver aux honneurs par les ſervices, ſi les manieres & les amis ne les font valoir.

Je vous ai déja dit, que dans les emplois ſubalternes, on ne ſe ſoûtient que par ſçavoir plaire : dès qu'on ſe néglige l'on eſt d'un très-petit prix. Rien ne déplait tant que de montrer un amour propre trop dominant, de faire

ſentir qu'on ſe préfere à tout, & qu'on ſe fait le centre de tout.

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'eſprit, lorſqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui, & à les expoſer au grand jour. Pour ces ſortes de gens qui n'ont de l'eſprit qu'aux dépens des autres, ils doivent ſouvent penſer qu'il n'y a point de vie aſſez pure, pour avoir droit de cenſurer celle d'autrui.

La raillerie qui fait une partie des amuſemens de la converſation, eſt difficile à manier. Les perſonnes qui ont beſoin de médire, & qui aiment à railler ont une malignité ſecrette dans le cœur;

de la plus douce raillerie à l'offense il n'y a qu'un pas à faire : souvent le faux ami, abusant du droit de plaisanter, vous blesse ; mais la personne que vous attaquez a seule droit de juger si vous plaisantez : dès qu'on la blesse, elle n'est plus raillée, elle est offensée.

L'objet de la raillerie doit tomber sur des défauts si legers, que la personne interessée en plaisante elle-même. La raillerie délicate est un composé de loüange & de blâme. Elle ne touche legerement sur de petits défauts, que pour mieux appuïer sur de grandes qualitez. M. de la Rochefoucault, dit *que le Deshonorant offense moins que*

le Ridicule; je penſerois comme lui, par la raiſon qu'il n'eſt au pouvoir de perſonne d'en déshonorer un autre ; c'eſt notre propre conduite & non les diſcours d'autrui qui nous déshonorent : les cauſes du déshonneur ſont connuës & certaines ; le ridicule eſt purement arbitraire. Il dépend de la maniere que les objets ſe préſentent, de la maniere de penſer & de ſentir. Il y a des gens qui mettent toûjours des lunettes du ridicule ; ce n'eſt pas la faute des objets, c'eſt la faute de ceux qui les regardent : cela eſt ſi vrai, que telles perſonnes à qui on donneroit du ridicule dans certaines ſociétez, ſeroient admirées dans d'au-

tres, où il y aura de l'esprit & du mérite.

C'est aussi par l'humeur qu'on plaît & qu'on déplait; les humeurs sombres & chagrins, qui panchent vers la misantropie, déplaisent fort.

L'humeur est la disposition, avec laquelle l'ame reçoit l'impression des objets; les humeurs douces ne sont blessées de rien, leur indulgence les sert & prête aux autres ce qui leur manque.

La plûpart des hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler sur l'humeur; ils disent: *Je suis né comme cela*, & croyent que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur eux. De-

pareilles humeurs ont assûrément le droit de déplaire : les hommes ne vous doivent qu'autant que vous leur plaisez. Les régles pour plaire, sont de s'oublier soi-même, de ramener les autres à ce qui les interesse, de les rendre contens d'eux-mêmes, de les faire valoir, & de leur passer les qualitez qui leur sont contestées. Ils croyent que vous leur donnez ce que le monde ne leur accorde pas : c'est en quelque sorte créer leur mérite que de les réhausser dans l'idée d'autrui ; mais il ne faut pas pousser cela jusqu'à l'Adulation.

Rien ne plaît tant que les personnes sensibles, qui cherchent à se lier aux autres.

Faites en sorte que vos manieres offrent de l'amitié & en demandent. Vous ne sçauriez être un homme aimable, que vous ne sçachiez être ami, que vous ne connoissiez l'amitié : c'est elle qui corrige les vices de la société. Elle adoucit les humeurs farouches : elle rabaisse les glorieux & les remet à leur place. Tous les devoirs de l'honnêteté sont renfermez dans les devoirs de la parfaite amitié.

Parmi le tumulte du monde, ayez mon fils, quelque ami sûr, qui fasse couler dans votre ame les paroles de la verité ; soyez docile aux avis de vos amis. L'aveu des fautes ne coûte gueres à ceux

qui ſentent en eux dequoi les réparer : croyez donc n'avoir jamais aſſez fait , dès que vous ſentez que vous pouvez mieux faire. Perſonne ne ſouffre plus doucement d'être repris , que celui qui mérite le plus d'être loüé. Si vous êtes aſſez heureux pour avoir trouvé un ami vertueux & fidéle , vous avez trouvé un tréſor : ſa réputation garantira la vôtre : il répondra de vous à vous-même : il adoucira vos peines : il doublera vos plaiſirs. Mais pour mériter un ami , il faut ſçavoir l'être.

Tout le monde ſe plaint qu'il n'y a point d'amis , & preſque perſonne ne ſe met en peine d'apporter les diſ-

poſitions neceſſaires pour en faire, & pour les conſerver. Les jeunes gens ont des ſocietez : rarement ont-ils des amis : les plaiſirs les uniſſent, & les plaiſirs ne ſont pas des liens dignes de l'amitié ; mais je ne prétends pas faire une diſſertation : je touche légerement les devoirs de la vie civile. Je vous renvois à votre cœur, qui vous demandera un ami & qui vous en fera ſentir le beſoin. Je laiſſe à votre délicateſſe à vous inſtruire des devoirs de l'amitié.

Si vous voulez être parfaitement honnête homme, ſongez à régler votre amour propre & à lui donner un bon objet. L'honnêteté conſiſte à

ſe dépoüiller, de ſes droits & à reſpecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout ſeul, vous ne le ſerez jamais ; tout le monde vous conteſtera votre bonheur ; ſi vous voulez que tout le monde le ſoit avec vous, tout vous aidera. Tous les vices favoriſent l'amour propre, & toutes les vertus s'accordent à le combatre : la valeur l'expoſe : la modeſtie l'abaiſſe : la générosité le dépoüille : la modération le mécontente : & le zéle du bien public l'immole.

L'amour propre eſt une préference de ſoi aux autres, & l'honnêteté eſt une préference des autres à ſoi. On diſtingue deux ſortes d'amour

propre, l'un naturel, légitime & réglé par la justice & par la raison : l'autre vicieux & corrompu. Notre premier objet c'est nous-mêmes ; & nous ne revenons à la justice, que par la réflexion. Nous ne sçavons pas nous aimer ; nous nous aimons trop, ou nous nous aimons mal. S'aimer comme il faut, c'est aimer la vertu : aimer le vice, c'est s'aimer d'un amour aveugle & mal entendu.

Nous avons vû quelques fois des personnes s'avancer par de mauvaises voïes : mais si le vice est élevé, ce n'est pas pour long-tems : ils se détruisent par les mêmes moyens & avec les mêmes principes, qui les ont établis. Si vous

voulez être heureux avec sûreté, il faut l'être avec innocence. Il n'y a d'empire certain & durable, que celui de la Vertu.

Il y a d'aimables caracteres qui ont une convenance naturelle & délicate avec la vertu : pour ceux à qui la nature n'a pas fait ces heureux présens, il n'y a qu'à avoir de bons yeux & connoître ses véritables interêts, pour corriger un mauvais penchant. Voilà comme l'esprit redresse le cœur.

L'amour de l'estime est aussi l'ame de la société ; il nous unit les uns aux autres : j'ai besoin de vôtre approbation, vous avez besoin de la miene : en s'éloignant des hommes,

on s'éloigne des vertus necessaires à la societé ; car quand on est seul, on se néglige : le monde vous force à vous observer.

La politesse est la qualité la plus nécessaire au commerce : c'est l'art de mettre en œuvre les manieres exterieures, qui n'assurent rien pour le fond. La politesse est une imitation de l'honnêteté & qui présente l'homme au dehors, tel qu'il devroit être au dedans : elle se montre en tout, dans l'air, dans le langage & dans les actions.

Il y a la politesse de l'esprit & la politesse des manieres. Celle de l'esprit consiste à dire des choses fines & délicates : celle des manieres,

à dire des choſes flateuſes, & d'un tour agréable.

Je ne renferme pas ſeulement la politeſſe dans ce commerce de civilitez & de compliments, que l'uſage a établi : on les dit ſans ſentiment : on les reçoit ſans reconnoiſſance : on ſurfait dans ce genre de commerce, & on en rabat par l'experience.

La politeſſe eſt un déſir de plaire aux perſonnes avec qui l'on eſt obligé de vivre, & de faire enſorte que tout le monde ſoit content de nous ; nos Superieurs, de nos reſpects : nos égaux, de notre eſtime : & nos inferieurs, de notre bonté. Enfin elle conſiſte dans l'attention de plaire & de dire à chacun ce qu'il

lui convient. Elle fait valoir leurs bonnes qualitez : elle leur fait ſentir qu'elle reconnoît leur ſuperiorité : quand vous ſçaurez les élever, ils vous feront valoir à leur tour ; ils vous donneront ſur les autres la place que vous voulez bien leur ceder ; c'eſt l'interêt de leur amour propre.

Le moyen de plaire ce n'eſt point de faire ſentir la ſuperiorité, c'eſt de la cacher. C'eſt habileté que d'être poli : on vous en quitte à meilleur marché.

La plûpart du monde ne demande que des manieres qui plaiſent ; mais quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualitez dou-

blent. Il faut avoir bien du mérite pour percer au travers des manieres grossieres : il faut aussi ne point laisser voir trop d'attention sur vous même ; une personne polie ne trouve jamais le tems de parler de soi.

Vous sçavez quelle sorte de politesse est nécessaire avec les femmes. A présent il semble que les jeunes gens se soient promis d'y manquer ; cela sent l'éducation négligée.

Rien n'est plus honteux que d'être grossier volontairement ; mais ils ont beau faire, ils n'ôteront point aux femmes la gloire d'avoir formé ce que nous avons eu de plus honnête gens dans le tems passé. C'est à elles qu'on

doit la douceur des mœurs, la délicatesse des sentimens, & cette fine galanterie de l'esprit & des manieres.

Il est vrai qu'à present la galanterie exterieure est bannie ; les manieres ont changé & tout le monde y a perdu ; les femmes, l'envie de plaire, qui est la source de leurs agrémens ; & les hommes, la douceur & cette délicate politesse, qui ne s'acquierent que dans leur commerce. La plûpart des hommes croyent ne leur devoir ni probité, ni fidélité ; il semble qu'il soit permis de les trahir, sans interesser sa gloire. Qui voudroit penetrer les motifs d'une pareille conduite, les trouveroit bien hon-

teux. Ils ſont fidéles les uns aux autres, parce qu'ils ſe craignent, parce qu'ils ſçavent ſe faire rendre juſtice : mais ils manquent aux femmes impunément & ſans remords; leur probité n'eſt donc que forcée ; elle eſt plûtôt l'effet de la crainte, que l'amour de la juſtice ; auſſi en examinant de près ceux qui ſe font un métier de la galanterie, on les trouve ſouvent des malhonnêtes gens; ils contractent de mauvaiſes habitudes, les mœurs ſe gâtent, l'amour de la verité s'affoiblit : on s'accoûtume à négliger ſa parole & ſes ſermens. Quel métier ? ou ce que vous faites de moins mal, c'eſt d'arracher les femmes à leur de-

voir, de deshonorer les unes, de deſeſperer les autres, où ſouvent un malheur certain eſt toute la récompenſe d'un attachement ſincere & conſtant.

Les hommes ne ſont pas en droit de tant blâmer les femmes; c'eſt par eux qu'elles perdent l'innocence, hors quelques femmes deſtinées au vice dès leur naiſſance. Les autres vivroient dans l'habitude de leurs devoirs, ſi on ne prenoit pas ſoin de les en détourner; mais enfin c'eſt à elles à être en garde contre eux. Vous ſçavez, qu'il n'eſt jamais permis de les deshonorer; ſi elles ont eu la foibleſſe de vous confier leur honneur, c'eſt un dépôt,

dont on ne doit point abuser. Vous le devez pour elles, si vous avez sujet de vous en loüer : vous le devez pour vous-même, si vous avez sujet de vous en plaindre. Vous sçavez de plus, que par les loix de l'honneur il faut combattre à armes égales : vous ne devez donc pas faire à une femme un deshonneur de son amour, puisqu'elle ne peut jamais vous faire un deshonneur du vôtre.

Je dois donc encore vous avertir qu'il ne faut pas attirer leur haine : elle est vive & implacable : il y a des offenses qu'elles ne pardonnent jamais, & on risque beaucoup plus qu'on ne pense à blesser leur gloire ; moins

leür ressentiment éclate, plus il est terrible; il s'irrite en le retenant. N'ayez rien à démêler avec un sexe qui sçait haïr & se vanger; d'ailleurs les femmes font la réputation des hommes, comme les hommes font celle des femmes.

C'est une chose assez rare que de sçavoir manier la loüange, & de la donner avec agrément & avec justice. Le Misantrope ne sçait pas loüer; son discernement est gâté par son humeur. L'Adulateur en loüant trop, se décrédite & n'honore personne. Le glorieux ne donne des loüanges que pour en recevoir; il laisse trop voir qu'il n'a pas le sentiment qui fait loüer. Les

petits eſprits eſtiment tout, parce qu'ils ne connoiſſent pas la valeur des choſes : ils ne ſçavent paſſer, ni l'eſtime ; ni le mépris. L'envieux ne loüe perſonne, de peur de ſe faire des égaux. Un honnête homme loüe à propos il a plus de plaiſir à rendre juſtice, qu'à augmenter ſa réputation en diminuant celle des autres : les perſonnes attentives & délicates ſentent toutes ces differences. Si vous voulez que la loüange ſoit utile, loüez par rapport aux autres & non par rapport à vous.

Il faut ſçavoir vivre avec ſes concurrens ; rien de plus ordinaire que de vouloir s'élever au-deſſus d'eux, ou de chercher à les détruire : mais il

il y a une conduite plus noble, c'eſt de ne les attaquer jamais, & de ne ſonger qu'à les ſurpaſſer en mérite : il eſt beau de leur céder la place que vous croyez leur appartenir.

L'honnête homme aime mieux manquer à ſa fortune, qu'à la juſtice. Diſputez de gloire avec vous même, & tâchez d'acquerir des vertus qui réhauſſent celles que vous avez.

Il faut auſſi être retenu ſur la vengeance ; il eſt ſouvent utile de ſe faire craindre ; mais preſque toûjours dangereux de ſe venger. Rien de plus foible que de faire tout le mal qu'on peut faire. La meilleure maniere de ſe venger d'une

injure, c'eſt de n'imiter pas celui qui vous l'a faite. C'eſt un ſpectacle digne des honnêtes gens, que d'oppoſer la patience à l'emportement : la modération à l'injuſtice. La haine outrée vous met au-deſſous de ceux qui vous haïſſent. Ne juſtifiez point vos ennemis ; ne faites rien qui puiſſe les abſoudre ; ils nous font moins de tort que nos défauts. Les petites ames ſont cruelles ; les grands hommes ont de la clémence. Ceſar diſoit, *que le plus doux fruit de ſes victoires, c'étoit de pouvoir donner la vie à ceux qui auroient attenté à la ſienne*. Rien de plus glorieux & de plus délicat que cette ſorte de vengeance : c'eſt la ſeule

que les honnêtes gens se permettent. Dès que votre ennemi se répent & se soûmet, vous perdez le droit de vous vanger.

La plûpart des hommes ne mettent dans le commerce que les foiblesses, qui servent à la societé. Les honnêtes gens se lient par les vertus : le commun des hommes, par les plaisirs, & les scelerats, par les crimes.

La Table & le Jeu ont leurs excez & leurs dangers ; l'amour a les siens ; on ne se joüe pas toûjours avec la beauté : elle commande quelque fois imperieusement. Rien de plus honteux, que de perdre dans le vin la raison, qui doit être la guide de

l'homme. Se livrer à la volupté, c'eſt ſe dégrader. Le plus ſûr ſeroit donc de ne pas s'apprivoiſer avec elle ; il ſemble que l'ame du voluptueux lui ſoit à charge.

Pour le Jeu, c'eſt un renverſement de toutes les bienſéances : le Prince y oublie ſa dignité, & la femme ſa pudeur. Le gros Jeu renferme tous les défauts de la ſocieté. On ſe donne le mot à de certaines heures, pour ſe ruiner & pour ſe haïr ; c'eſt une grande épreuve pour la probité ; peu de gens l'ont conſervée pure dans le Jeu.

La plus néceſſaire diſpoſition pour goûter les plaiſirs, c'eſt de ſçavoir s'en paſſer. La volupté eſt étrangere aux

perſonnes raiſonnables. Songez qu'auprès des plus grands plaiſirs, vous attend un chagrin pour les troubler, ou un dépit pour les finir.

La ſageſſe ſe ſert de l'amour de la gloire, pour ſe défendre des baſſeſſes où jette la volupté. Mais il faut s'y prendre de bonne heure pour ſe préſerver des paſſions; dans les commencemens elles obéïſſent, & dans la ſuite elles commandent : elles ſont plus aiſées à vaincre qu'à contenter.

Défendez-vous de l'envie, c'eſt la paſſion du monde la plus baſſe & la plus honteuſe; elle eſt toûjours déſavoüée. L'envie eſt l'ombre de la gloire, comme la gloire eſt l'om-

bre de la vertu. La plus grande marque qu'on est né avec de grandes qualitez, c'est dire, sans envie.

Un homme de qualité ne peut être aimable sans la liberalité. L'avare a droit de déplaire. Il a en lui un obstacle à toutes les vertus : il n'a ni justice ni humanité. Dès qu'on s'abandonne à l'avarice on renonce à la gloire : on a dit qu'il y avoit d'illustres scelerats, mais qu'il n'y avoit pas d'illustres avares.

Quoique la liberalité soit un don de la nature, cependant si l'on avoit de la disposition au vice opposé, avec de l'esprit & des reflexions on pourroit s'en corriger.

L'avare ne joüit de rien.

L'on a dit que l'argent étoit un bon serviteur & un mauvais maître : il n'est bon que par l'usage que l'on en sçait faire.

L'Avare est plus tourmenté que le pauvre. L'amour des richesses est le commencement de tous les vices, comme le désinteressement est le principe de toute les vertus.

Il s'en faut beaucoup, que dans l'ordre des biens, les richesses méritent le premier rang ; quoiqu'elles soient le premier objet des désirs de la plûpart des hommes : cependant la vertu, la gloire & la grande réputation sont bien au-dessus des présens de la fortune.

Le plaisir le plus touchant

pour les honnêtes gens, c'eſt de faire du bien & de ſoulager les miſerables. Quelle difference d'avoir un peu plus d'argent, ou de le ſçavoir perdre, pour faire plaiſir, & de le changer contre la réputation de bonté & de génerosité? C'eſt un ſacrifice que vous faites à vôtre gloire. Prenez le fond de votre liberalité ſur vous même, c'eſt un excellent ménage qui va à vous élever & à faire dire du bien de vous.

C'eſt un grand tréſor qu'une grande reputation. Il ne faut pas s'imaginer que ce n'eſt que dans les grandes fortunes qu'on peut faire du bien; tout le monde le peut dans ſon état, avec de l'attention

tention sur soi & sur les autres : ayez ce sentiment dans le cœur, vous trouverez de quoi le satisfaire : les occasions n'aissent sous vos yeux, & il n'y a que trop de malheureux qui vous sollicitent.

La liberalité se caracterise par la maniere de donner : le liberal double le mérite du présent par le sentiment : l'Avare le gâte par le regret. La liberalité n'a jamais ruiné personne. Ce n'est pas l'avarice qui éleve les maisons ; elles se soûtiennent par la justice, par la modération & par la bonne foi. La liberalité est un des devoirs d'une grande naissance. Quand vous faites du bien, vous ne faites que payer une dette ;

mais il faut que la prudence vous régle ; les principes de la prodigalité ne ſont pas honteux, mais les ſuites en ſont dangereuſes.

Peu de gens ſçavent vivre avec leurs inferieurs. La grande opinion que nous avons de nous même, nous fait regarder ce qui eſt au-deſſous de nous comme une eſpece à part ; que ces ſentimens ſont contraires à l'humanité ! Si vous voulez vous faire un grand Nom, il faut être acceſſible & affable ; la profeſſion des armes n'en diſpence point. Germanicus étoit adoré de ſes ſoldats : pour ſçavoir ce qu'ils penſoient de lui, le ſoir il ſe promenoit dans le Camp, il écoûtoit ce qu'ils

disoient dans leurs petits repas, où ils se donnent la liberté de juger de leur Géneral ; *il allois* (dit Tacite) *joüir de sa réputation & de sa gloire.*

Il faut commander par l'exemple & non pas par l'autorité ; l'admiration force à l'imitation, bien plus que le commandement : & vivre dans la molesse & traiter rudement les soldats, c'est être leur Tyran, & non pas leur Géneral.

Apprenez dans quelle vûë on a institué le commandement, & de quelle maniere on doit s'y conduire ; c'est la vertu, c'est le respect natutel qu'on a pour elle, qui ont fait consentir les hommes à l'obéïssance. Vous êtes un

usurpateur de l'autorité, dès que vous ne la possedez pas à ce prix. Dans un empire où la raison seroit la maîtresse, tout seroit égal, & l'on ne donneroit de distinction, qu'à la vertu.

L'humanité souffre de l'extrême difference que la fortune a mise d'un homme à un autre. C'est le mérite qui doit vous séparer du peuple, & non la dignité, ni l'orgueïl. Ne regardez les avantages de la naissance & des rangs, que comme des biens que la fortune vous prête, & non comme des distinctions attachées à votre être, & qui fasse partie de vous même. Si votre état vous éleve au-dessus du peuple, songez combien vous

tenez au commun des hommes par vos foibleſſes qui vous mêlent avec eux ; que la juſtice artête les mouvemens de votre orgueil, qui vous en ſépare.

Sçachez, que les prémiéres Loix à qui vous devez obéïr, ſons celles de l'humanité ; ſongez que vous êtes homme & que vous commandez à des hommes. Le fils de Marc-Aurel ayant perdu ſon Précepteur, les Courtiſans trouvoient mauvais qu'il le pleurât. Marc-Aurel leur dit : *ſouffrez que mon fils ſoit homme, avant que d'être Empereur.*

Oubliez toûjours ce que vous êtes, dès que l'humanité vous le demande : mais ne

l'oubliez jamais, quand la vraïe gloire veut que vous vous en ſouveniez. Enfin ſi vous avez de l'autorité, que ce ſoit uniquement pour le bonheur des autres. Approchez-les de vous, ſi vous êtes grand, au lieu de les abaiſſer : ne leur faites donc jamais ſentir leur inferiorité, & vivez avec eux, comme vous voulez que vos ſuperieurs vivent avec vous.

La plûpart des hommes ne ſçavent pas vivre avec eux-mêmes : ils ne ſongent qu'à ſe ſéparer & à chercher leur bonheur au-dehors. Il faut s'il eſt poſſible établir votre félicité avec vous même, & trouver en vous l'équivalent des biens que la fortune

vous refuse ; vous en serez plus libre : mais il faut que ce soit un principe de raison qui vous ramene à vous & non pas un éloignement pour les hommes.

Vous aimez la solitude, on vous reproche d'être trop particulier, je ne condamne pas ce goût : mais il ne faut pas que les vertus de la société en souffrent. *Retirez-vous-en vous-même*, dit Marc Antonin : pratiquez souvent cette retraite de l'ame, vous vous y renouvellerez. Ayez quelque maxime qui au besoin ranime votre raison & qui fortifie vos principes. La retraite vous met en commerce avec les bons Auteurs ; les habiles gens n'entassent

par les connoiſſances, mais ils les choiſiſſent.

Faites que vos études coulent dans vos mœurs & que tout le profit de vos lectures ſe tourne en vertu. Eſſayez de penétrer les premiers principes des choſes & ne vous laiſſez pas trop aſſervir aux opinions du vulgaire.

Votre lecture ordinaire doit être l'hiſtoire ; mais joignez-y la reflexion. Quand vous ne penſerez qu'à remplir votre mémoire de faits, à orner votre eſprit des penſées & des opinions des Auteurs, vous ne ferez qu'un magaſin des idées d'autrui ; un quart d'heure de reflexion étend & forme plus l'eſprit que beaucoup de lecture. Ce

n'eſt pas la privation des connoiſſances qui eſt à craindre tant que l'erreur & les faux jugemens.

La réflexion eſt le guide qui conduit à la verité : ne conſiderez les faits que comme des autoritez pour appuïer la raiſon, ou comme des ſujets pour l'exercer.

L'hiſtoire vous inſtruira de votre métier : mais après en avoir tiré l'utilité qui convient à votre profeſſion, il y a un uſage moral à en faire bien plus important pour vous.

La premiere ſcience de l'homme, c'eſt l'homme. Laiſſez aux Miniſtres la politique, & aux Princes, ce qui appartient à la grandeur: mais cherchez l'homme dans le

Prince : obſervez-le dans le train de la vie commune : voyez dans quel aviliſſement il tombe, quand il s'abandonne à ſa paſſion. Une conduite déreglée eſt toûjours ſuivie d'évenemens malheureux.

Etudier l'hiſtoire, c'eſt étudier les paſſions & les opinions des hommes : c'eſt les approfondir : c'eſt démaſquer ſes actions, qui ont paru grandes, étant voilées & conſacrées par le ſuccès ; mais qui ſouvent deviennent mépriſables, dès que le motif en eſt connu. Rien de plus équivoque que les actions des hommes. Il faut remonter aux principes ſi on veut les connoître. Il eſt neceſſai-

re de nous assûrer de l'esprit de nos actions avant que de nous applaudir.

Nous faisons peu de bien & beaucoup de mal, & nous avons encore trouvé le secret de gâter & de faire mal le peu de bien que nous faisons.

Voyez les Princes dans l'histoire & ailleuts, comme des personnages de théatre; ils ne vous interessent que par les qualitez qui nous sont communes avec eux : cela est si vrai, que les historiens qui se sont attachez à peindre les hommes plus que les Rois & qui nous les montrent dans leur domestique, plaisent bien davantage : nous nous retrouvons en eux : nous aimons à voir dans

les Grands nos foiblesses ; cela nous console en quelque façon de notre bassesse, & nous éleve en quelque sorte, à leur hauteur. Enfin regardez l'histoire comme le témoin des tems & le tableau des mœurs, vous pourrez vous y reconnoître, sans que votre vanité en soit blessée.

Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler sur votre cœur, qu'à perfectionner votre esprit, ce doit être là l'étude de toute la vie. La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur ; il faut l'élever par aspirer à de grandes choses, & même oser s'en croire digne. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-

même, que ridicule de l'être avec les autres.

Aïez des pensées & des sentimens qui soient dignes de vous. La vertu rehausse l'état de l'homme ; & le vice le dégrade. Si l'on étoit assez malheureux pour n'avoir pas le cœur droit, il faudroit pour ses propres interêts le redresser ; l'on n'est estimable que par le cœur, & l'on n'est heureux que par lui ; puisque notre bonheur ne dépend que de la maniere de sentir. Si vos sentimens ne se portent qu'aux passions frivoles, vous serez le joüet de leurs vains attachemens ; ils vous presentent des fleurs ; *mais défiez-vous*, dit Montagne, *de la trahison de vos plaisirs.*

Il ne faut que ſe prêter aux choſes qui plaiſent, dès qu'on s'y donne, on ſe prépare des regrets. La plûpart des hommes emploïent la premiere partie de leur vie à rendre l'autre miſerable. Il ne faut pas auſſi abandonner la raiſon dans vos plaiſirs, ſi vous voulez la retrouver dans vos peines.

Enfin gardez bien votre cœur, il eſt la ſource de l'innocence & du bonheur. Ce n'eſt pas payer trop cher la liberté de l'eſprit & du cœur, que de l'acheter par le ſacrifice des plaiſirs, comme l'a dit un homme de beaucoup d'eſprit. N'eſperez donc jamais pouvoir allier la volupté avec la gloire, le charme

de la moleſſe, avec la récompenſe de la vertu ; mais en abandonnant les plaiſirs vous trouverez d'ailleurs dequoi vous dédommager ; il en eſt de bien des ſortes. La gloire & la verité ont leurs délices ; elles ſont la volupté de l'ame & du cœur.

Apprenez auſſi à vous craindre & à vous reſpecter. Le fondement du bonheur eſt dans la paix de l'ame & dans le témoignage ſecret de la conſcience. Par le mot de conſcience, j'entends ce ſentiment interieur d'un honneur délicat, qui vous aſſûre que vous n'avez rien à vous reprocher. Encore une fois, qu'il eſt heureux de ſçavoir vivre avec ſoi-même, de vous

retrouver avec plaisir, de vous quitter avec regret : le monde alors vous est moins necessaire : mais prenez garde que cela ne vous rende trop dégoûté. Il ne faut pas faire sentir de l'éloignement pour les hommes ; ils vous échapent, dès que vous leurs échapez ; vous en avez besoin, vous n'êtes ni d'un âge, ni d'une profession à vous en passer : mais quand on sçait vivre avec soi-même & avec le monde, ce sont deux plaisirs qui se soutiennent.

Le sentiment de la gloire peut beaucoup contribuer à votre élevation & à votre bonheur ; mais il peut aussi vous rendre malheureux & peu estimable, si vous ne

sçavez

ſçavez pas le gouverner, c'eſt le plus vif & le plus durable de tous les goûts. L'amour de la gloire eſt le dernier ſentiment qui nous abandonne ; mais il ne faut pas le confondre avec la vanité. La vanité cherche l'approbation d'autrui ; la vraie gloire, le témoignage ſecret de la conſcience. Cherchez à ſatisfaire le ſentiment de gloire qui eſt en vous : aſſurez-vous de ce témoignage interieur, votre Tribunal eſt en vous-même, pourquoi le chercher ailleurs ? Vous pouvez toûjours être juge de ce que vous valez. Qu'on vous diſpute vos bonnes qualitez, où l'on ne vous connoît pas, conſolez-vous-en. Il eſt

retrouver avec plaisir, de vous quitter avec regret : le monde alors vous est moins necessaire : mais prenez garde que cela ne vous rende trop dégoûté. Il ne faut pas faire sentir de l'éloignement pour les hommes ; ils vous échapent, dès que vous leurs échapez ; vous en avez besoin, vous n'êtes ni d'un âge, ni d'une profession à vous en passer : mais quand on sçait vivre avec soi-même & avec le monde, ce sont deux plaisirs qui se soutiennent.

Le sentiment de la gloire peut beaucoup contribuer à votre élevation & à votre bonheur ; mais il peut aussi vous rendre malheureux & peu estimable, si vous ne sçavez

ſçavez pas le gouverner, c'eſt le plus vif & le plus durable de tous les goûts. L'amour de la gloire eſt le dernier ſentiment qui nous abandonne ; mais il ne faut pas le confondre avec la vanité. La vanité cherche l'approbation d'autrui ; la vraie gloire, le témoignage ſecret de la conſcience. Cherchez à ſatisfaire le ſentiment de gloire qui eſt en vous : aſſurez-vous de ce témoignage interieur, votre Tribunal eſt en vous-même, pourquoi le chercher ailleurs ? Vous pouvez toûjours être juge de ce que vous valez. Qu'on vous diſpute vos bonnes qualitez, où l'on ne vous connoît pas, conſolez-vous-en. Il eſt

moins queſtion de paroître honnête homme, que de l'être : ceux qui ne ſe ſoucient pas de l'approbation d'autrui, mais ſeulement de ce qui l'a fait mériter, obtiennent l'un & l'autre. Quel raport entre la grandeur de l'homme & la petiteſſe des choſes, dont il ſe glorifie ? Rien de ſi mal aſſorti, que ſa dignité & la vanité qu'il tire d'une infinité de choſes frivoles ; une gloire ſi mal fondée marque une grande diſette de mérite. Les perſonnes qui ont une veritable grandeur ne ſont pas ſujettes aux éblouïſſemens de la vaine gloire.

Il faut, s'il eſt poſſible, mon fils, être content de ſon état : rien de plus rare & de plus

estimable que de trouver des personnes qui en soient satisfaites, c'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise qui n'ait un bon côté; chaque état a son point de vûë, il faut sçavoir s'y mettre; ce n'est pas la faute des situations, c'est la nôtre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur, que de la fortune. Nous imputons aux évenemens les défauts qui ne viennent que de notre chagrin, le mal est en nous, ne le cherchons pas ailleurs. En adoucissant notre humeur, souvent nous changeons notre fortune. Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses, que d'ajuster les choses à nous: sou-

vent l'application à chercher le remede, irrite le mal, & l'imagination d'intelligence avec la douleur, l'acroît & la fortifie ; l'attention aux malheurs les raproches, en les tenant présents à l'ame. Une resistance inutile retarde l'habitude qu'elle contracteroit avec son état. Il faut céder aux malheurs, renvoïez-les à la patience ; c'est à elle seule à les adoucir.

Si vous voulez vous faire justice, vous serez content de votre situation. J'ose dire qu'après la perte que nous avons faite, si vous aviez eû une autre Mere, vous seriez encore plus à plaindre. Aïez de l'attention aux biens de votre état, & vous en sentirez moins les peines. Un

homme ſage à condition égale, a plus de biens & moins de maux.

Il faut conter qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ſes peines, c'eſt l'état de la vie humaine; rien de pur; tout eſt mêlé. C'eſt vouloir s'affranchir de la Loi commune, que de prétendre un bonheur conſtant: Les perſonnes qui vous paroiſſent les plus heureuſes, ſi vous aviez compté avec leur fortune, ou avec leur cœur, ne vous le paroîtroient gueres. Les plus élevez ſont ſouvent les plus malheureux. Avec de grands emplois & des maximes vulgaires, on eſt toûjours agité; c'eſt la raiſon qui ôte les ſoucis de l'ame & non pas les places: ſi vous êtes ſa-

ge, la fortune ne peut ni augmenter, ni diminuer votre bonheur.

Jugez par vous-même & non pas par l'opinion d'autrui. Les malheurs & les déreglemens, viennent des faux jugemens; les faux jugemens des sentimens, & les sentimens du commerce que l'on a avec les hommes; vous en revenez toûjours plus imparfait. Pour affoiblir l'impression qu'ils font sur vous, & pour moderer vos desirs & vos chagrins, songez que le tems emporte & vos peines & vos plaisirs; que chaque instant, quelque jeune que vous soïez, vous enleve une partie de vous-même; que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé,

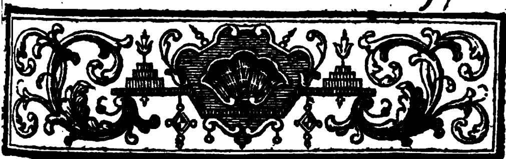
dont elles ne ſortent jamais.

Tout ce qu'il y a de plus grand n'eſt pas mieux traité que vous : ces honneurs, ces dignitez, ces preſſéances établies parmi les hommes, ſont des ſpectacles & des cérémonies vuides de réalité : ne croïez pas que ce ſoient des qualitez attachées à leur être. Voilà comme vous devez regarder ceux qui ſont au-deſſus de vous ; mais ne perdons point de vûë un nombre infini de malheureux, qui ſont au-deſſous ; vous ne devez qu'au hazard la difference qu'il y a de vous à eux. Mais l'orguëil & la haute opinion que nous avons de nous-même, nous fait regarder comme un bien qui nous eſt dû,

l'état où nous ſommes ; & comme un vol, tout ce que nous n'avons pas : vous voïez bien que rien n'eſt plus injuſte. Joüiſſez, mon fils, des avantages de votre état, mais ſouffrez-en doucement les peines. Songez que par tout où il y a des hommes il y a des malheureux. Aïez, s'il eſt poſſible, une étenduë d'eſprit qui vous faſſe regarder les accidens comme prevûs & connus. Enfin ſouvenez-vous que le bonheur dépend des mœurs & de la conduite ; mais que le comble de la felicité eſt de la chercher dans l'innocence ; on ne manque jamais de l'y trouver.

Fin.

AVIS



AVIS D'UNE MERE A SA FILLE.

ON a dans tous les tems négligé l'éducation des Filles ; l'on n'a d'attention que pour les Hommes, & comme si les Femmes étoient une espece à part, on les abandonne à elles-mêmes sans secours, sans penser qu'elles composent la moitié du Monde :

qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances : qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes, qui toûjours sentent le besoin de les avoir raisonnables : que c'est par elles que les Maisons s'élevent ou se détruisent ; que l'éducation des enfans leur est confiée dans la premiere jeunesse, tems où les impressions se font plus vives & plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inspirent, puisque dès l'enfance on les abandonnent elles mêmes à des gouvernantes, qui étant prises ordinairement dans le peuple leur inspirent des sentimens bas, qui reveillent toutes les passions timides, & qui mettent la supersti-

tion à la place de la Religion ? Il falloit bien plûtôt penser à rendre hereditaires certaines vertus, en les faisant passer de la mere aux enfans ; qu'à y conserver les biens par des substitutions. Rien n'est donc de si mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes personnes ; on les destine à plaire ; on ne leur donne des leçons que pour les agréments ; on fortifie leur amour propre : on les livre à la molesse, au Monde & aux fausses opinions ; on ne leur donne jamais de leçons de vertu ni de force ; il y a une injustice, ou plûtôt une folie à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles.



Il ne ſuffit pas, ma fille, pour êrre eſtimable, de s'aſſujetir exterieurement aux bienſéances ; ce ſont les ſentimens qui forment le caractere : qui conduiſent l'eſprit : qui gouvernent la volonté : qui répondent de la réalité, & de la durée de toutes nos vertus ? quel ſera le principe de ces ſentimens ? la Religion, quand elle ſera gravée dans notre cœur ; alors toutes les vertus couleront de cette ſource ; tous les devoirs ſe rangeront chacun dans leur ordre. Ce n'eſt pas aſſez pour la conduite des jeunes perſonnes, que de les obliger à faire leur devoir ; il faut le leur faire aimer ; l'autorité eſt le tirant de l'exterieur, qui

n'aſſujetit point le dedans. Quand on preſcrit une conduite, il faut en montrer les raiſons & les motifs, & donner du goût pour ce que l'on conſeille.

Nous avons tant d'interêt à pratiquer la vertu, que nous ne devons jamais la regarder comme notre ennemie, mais comme la ſource du bonheur, de la gloire & de la paix.

Vous arrivez dans le monde, venez-y, ma fille, avec des principes; vous ne ſçauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend; apportez-y toute votre Religion: nourriſſez-la dans votre cœur par des ſentimens: ſoutenez-la dans votre eſprit

par des reflexions & par des lectures convenables.

Rien n'eſt plus heureux & plus néceſſaire que de conſerver un ſentiment qui nous fait aimer & eſperer : qui nous donne un avenir agréable : qui accorde tous les tems : qui aſſure tous les devoirs : qui répond de nous à nous mêmes, & qui eſt notre garant envers les autres. De quel ſecours la Religion ne vous ſera-t-elle pas contre les diſgraces qui vous menacent ; car un certain nombre de malheurs vous eſt deſtiné. Un ancien diſoit, *qu'il s'envelopoit du manteau de ſa vertu* ; envelopez-vous de celui de votre Religion ; elle vous ſera d'un grand ſecours

contre les foiblesses de la jeunesse, & un azile assuré dans un âge plus avancé.

Les femmes qui n'ont nourry leur esprit que des maximes du siécle, tombent dans un grand vuide ; en avançant dans l'âge, le monde les quitte ; & leur raison leur ordonne aussi de le quitter, à quoi se prendre à le passé nous fournit des regrets ; le present des chagrins, & l'avenir des craintes. La Religion seule calme tout, & console de tout ; en vous unissant à Dieu, elle vous reconcilie avec le Monde & avec vous même.

Une jeune personne qui entre dans le monde à une haute idée du bonheur qu'il lui

prépare : elle cherche à la remplir ; c'est la source de ses inquiétudes : elle court après son idée : elle espere un bonheur parfait ; c'est ce qui fait la legereté & l'inconstance.

Les plaisirs du monde sont trompeurs : ils prometent plus qu'ils ne donnent : ils nous inquiettent dans leur recherche : ne nous satisfont point dans leur possession, & nous désesperent dans leur perte.

Pour fixer vos desirs, pensez que vous ne trouverez point hors de vous de bonheur solide ni durable. Les honneurs & les richesses ne se font point sentir long-tems ; leur possession donne de nouveaux desirs ; l'habitude aux plaisirs les fait disparoître.

Avant que de les avoir goûtez, vous pouvez vous en passer ; au lieu que la possession vous a rendu nécessaire ce qui étoit superflu : vous êtes plus mal à votre aise que vous n'êtiez devant : en les possedant, vous vous y accoûtumez, & en les perdant, ils vous laissent du vuide & du besoin. Ce qui ce fait sentir c'est le passage d'un état à un autre : c'est l'intervale d'un tems malheureux à un tems heureux. Dès que l'habitude est formée, le sentiment du plaisir s'évanouït. On y gagneroit, si on pouvoit tout d'un coup tirer de sa raison, tout ce qu'il faut pour son bonheur ; l'experience nous renvoye à

nous-même ; épargnez-vous ce qu'elle coûte, & dites vous de bonne heure d'une maniere ferme, & qui vous fixe : *la vraye felicité est dans la paix de l'ame ; dans la raison, dans l'accomplissement de nos devoirs.* Ne nous croyons heureuses, ma fille, que lorsque nous sentirons nos plaisirs naître du fond de notre ame.

Ces reflexions sont trop fortes pour une jeune personne, & regardent un âge plus avancé ; cependant je vous en crois capable ; mais de plus c'est moi qui m'instruis ; nous ne pouvons graver trop profondement en nous des préceptes de sagesse ; la trace qu'ils font est tou-

jours légere ; mais il faut convenir que ceux qui s'occupent de réflexions, & qui se remplissent le cœur de principes sont plus près de la vertu, que ceux qui les rejettent. Si nous sommes assez malheureuses pour manquer à notre devoir, au moins faut-il l'aimer ; faisons nous donc, ma fille, de ces preceptes un aide continuel pour la vertu.

Il y a, dit-on, deux préjugez ausquels il faut obéïr : la religion & l'honneur. C'est mal parler que de traitter la religion de préjugé : le préjugé est une opinion qui peut servir à l'erreur comme à la verité ; ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choses incertaines ; &

la religion ne l'eſt pas.

Quoique l'honneur ſoit l'ouvrage des hommes ; rien n'eſt plus réel que les maux que ſouffrent ceux qui ont voulu s'y dérober ; il ſeroit dangereux de ſe révolter, il faut même travailler à fortifier ce ſentiment, puiſqu'il doit regler votre vie, & que rien n'eſt plus contraire au repos, & ne nous donne une conduite plus incertaine, que de penſer d'une façon, & d'agir d'une autre. Donnez-vous autant que vous pourrez les ſentimens de la conduite qu'il faut garder ; fortifiez donc ce préjugé de l'honneur, & que votre délicateſſe le porte juſques au ſcrupule.

Ne vous relâchez point sur ces principes : ne regardez pas la vertu des femmes comme une vertu ordonée par l'usage : ne vous accoûtumez pas à croire qu'il suffit de se dérober aux yeux du Monde, pour payer le tribut que vous devez à vos obligations. Vous avez deux tribunaux inévitables, devant lesquels vous devez passer : la Conscience & le Monde : vous pouvez échaper au Monde ; mais vous n'échapperez pas à la Conscience. Vous vous devez à vous-même le témoignage que vous êtes une honnête personne ; il ne faut pourtant pas abandonner l'approbation publique, parce que du mépris de la réputation,

ſacrées par ſa chaſteté.

Si vous êtes ſenſible & délicate ſur la réputation. Si vous craignez d'être attaquée ſur les vertus eſſentielles, il y a un moyen ſûr pour calmer vos craintes, & pour contenter votre délicateſſe ; c'eſt d'être vertueuſe. Ne ſongez qu'à épurer vos ſentimens : qu'ils ſoient raiſonnables & pleins d'honneur : ſongez à être contente de vous-mêmes ; c'eſt un revenu de plaiſirs certains, & vous aurez encore la loüange & la bonne réputation : de plus, ayez de vraies vertus, vous trouverez aſſez d'approbateurs.

Les vertus d'éclat ne ſont point le partage des femmes ; mais bien les vertus ſimples

&

& paisibles. La renommée ne se charge point de nous. Un ancien dit, *que les grandes vertus sont pour les hommes*; il ne donne aux femmes que le seul mérite d'être inconnuës, *& ce ne sont pas celles*, dit-il, *qu'on louë le plus qui sont les mieux loüées; mais celles dont on ne parle point.* La pensée me paroît fausse; mais pour réduire cette maxime en conduite, je crois qu'il faut éviter le monde & l'éclat, qui prennent toûjours sur la pudeur, & se contenter d'être à soi-même, son propre spectateur.

Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi: ne regler que

ſoi & ſa famille ; être ſimple, juſte, & modeſte ; vertus penibles, parce qu'elles ſont obſcures. Il faut avoir bien du mérite pour fuïr l'éclat, & bien du courage pour conſentir à n'être vertueuſes qu'à ſes propres yeux. La grandeur & la réputation ſont des ſoutiens à notre foibleſſe : s'en eſt une que de vouloir ſe diſtinguer & s'élever. L'ame ſe propoſe dans l'approbation publique, & la vraie gloire conſiſte à s'en paſſer. Qu'elle n'entre donc pas dans ſes motifs de vos actions : c'eſt bien aſſez qu'elle en ſoit la récompenſe.

Il faut, ma fille, être perſuadée que la perfection & le bonheur ſe tiennent : que

vous ne serez heureuse que par la vertu, & presque jamais malheureuse que par le déreglement. Que chacun s'examine à la rigueur, il trouvera qu'il n'a jamais eu de douleur vive, qu'il n'y ait donné lieu par quelque deffaut, ou par le manque de quelque vertu. Le chagrin suit toûjours la perte de l'innocence; mais il y a à la suite de la vertu un sentiment de douceur qui paye comptant ceux qui lui sont fideles.

Ne croyez pourtant pas que vôtre seule vertu soit la Pudeur: il y a bien des femmes qui n'en connoissent point d'autre, & qui se persuadent qu'elles les acquittent de tous les devoirs de

la societé : elles se croyent en droit de manquer à tout le reste, & d'être impunément orgueilleuses & médisantes. Anne de Bretagne, Princesse imperieuse & superbe, faisoit souffrir Loüis XII. & ce bon Prince disoit souvent en lui cedant : *il faut bien payer la chasteté des femmes*. Ne faites point payer la votre ; songez au contraire, que c'est une vertu qui ne regarde que vous., & qui perd son plus grand lustre si les autres ne l'accompagnent.

Il faut avoir une pudeur tendre ; le desordre interieur passe du cœur à la bouche, & c'est ce qui fait les discours dereglez. Les passions mêmes les plus vives ont besoin de

la pudeur pour se montrer sous une forme séduisante ; elle doit se répandre sur toutes vos actions : elle doit parer & embellir toute votre personne.

On dit que Jupiter en formant les passions, leur donna à chacune sa demeure ; la pudeur fut oubliée, & quand elle se presenta, on ne sçavoit plus où la placer ; on lui permit de se mêler avec toutes les autres. Depuis ce tems-là, elle en est inséparable : elle est amie de la verité, & trahit le mensonge qui ose l'attaquer : elle est liée & unie particulierement avec l'amour : elle l'accompagne toûjours, & souvent elle l'annonce & le décelle ; enfin l'Amour

perd ſes charmes, dès qu'il eſt ſans elle ; c'eſt un grand luſtre à une jeune perſonne que la Pudeur.

Que votre premiere parure ſoit donc la modeſtie : elle a de grands avantages : elle augmente la beauté, & ſert de voile à la laideur : la modeſtie eſt le ſupplément de la beauté. Le grand malheur de la laideur, c'eſt qu'elle éteint, & qu'elle enſevelit le mérite de femmes : on ne va point chercher dans une figure diſgraciée les qualitez de l'eſprit & du cœur : c'eſt une grande affaire, quand il faut que le mérite ſe faſſe jour au travers d'un extérieur déſagréable.

Vous n'êtes pas née ſans

agrémens, mais vous n'êtes pas une beauté ; cela vous oblige à faire provision du mérite ; on ne vous fera grace sur rien. La beauté a de grands avantages. Un ancien dit, *que c'est une courte tyrannie, & le premier privilege de la nature ; que les belles personnes portent sur leur front des lettres de recommandation.* La beauté inspire un sentiment de douceur qui prévient. Si vous n'avez point ces avances on vous jugera à la rigueur. Qu'il n'y ait donc rien dans votre air, ni dans vos manieres, qui fasse sentir que vous vous ignorez ; l'air de confiance révolte dans une figure médiocre. Que rien ne sente l'art ni dans vos dis-

cours, ni dans vos ajustemens, ou qu'il soit difficilement aperçû : l'art le plus délicat ne se fait point sentir.

Il ne faut pas négliger les talens ni les agrémens, puisque les femmes sont destinées à plaire ; mais il faut bien plus penser à se donner un mérite solide, qu'à s'occuper de choses frivoles. Rien n'est plus court que le regne de la beauté : rien n'est plus triste que la suite de la vie des femmes qui n'ont sçû qu'êtres belles. Si l'on a commencé à s'attacher à vous par les agrémens, ramenez tout à l'amitié, & faites qu'on y demeure par le mérite.

Il est difficile de donner des

des regles certaines pour plaire. Les graces sans mérite ne plaisent pas long-tems ; & le mérite sans graces peut se faire estimer sans toucher. Il faut donc que les femmes ayent un mérite aimable, & qu'elles joignent les graces aux vertus. Je ne borne pas simplement le mérite des femmes à la pudeur ; je lui donne plus d'étenduë. Une honnête femme a les vertus des hommes, l'amitié, la probité, la fidelité à ses devoirs : Une femme aimable doit avoir non seulement les graces exterieures ; mais les graces du cœur & des sentimens. Rien n'est si difficile que de plaire sans une attention qui semble tenir à la Co-

queterie : C'eſt plus par leurs défauts, que par leurs bonnes qualitez, que les femmes plaiſent aux gens du monde. Ils veulent profiter des foibleſſes des perſonnes aimables ; ils ne feroient rien de leurs vertus : ils n'aiment point à eſtimer, ils aiment mieux être amuſez par des perſonnes peu eſtimables, que d'être forcez d'admirer des perſonnes vertueuſes.

Il faut connoître le cœur humain quand on veut plaire : les hommes ſont bien plus touchez du nouveau, que de l'excellent ; mais cette fleur de nouveauté dure peu : ce qui plaiſoit comme nouveau, déplaît bientôt comme commun. Pour occuper ce

goût pour la nouveauté, il faut avoir en soi bien des ressources, & des sortes de mérites; il ne faut pas se fixer aux seuls agrémens; il faut presenter à l'esprit une varieté de graces & de mérites, pour soûtenir les sentimens, & faire joüir dans le même objet de tous les plaisirs de l'inconstance.

Les filles naissent avec un desir violent de plaire; comme elles trouvent fermez les chemins qui conduisent à la gloire & à l'autorité, elles prennent une autre route pour y arriver, & se dédommager par les agrémens. La beauté trompe la personne qui la possede : elle enyvre l'ame; cependant faites atten-

tion qu'il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de difference entre une belle femme, & une qui ne l'eſt plus. Surmontez cette envie exceſſive de plaire, du moins ne la montrez pas. Il faut mettre des bornes aux ajuſtemens, & ne s'en pas occuper, les veritables graces ne dépendent pas d'une parure trop recherchée; il faut ſatisfaire à la mode comme à une ſervitude fâcheuſe, & ne lui donner que ce qu'on ne peut *lui* refuſer. La mode ſeroit raiſonnable, ſi elle pouvoit ſe fixer à la perfection, à la commodité, & à la bonne grace : mais changer toûjours, c'eſt inconſtance, plûtôt que politeſſe & bon goût.

Le bon goût rejette la délicatesse excessive : il traite les petites choses, de petites, & n'en est point occupé. La propreté est un agrément & tient son rang dans l'ordre des choses gracieuses ; mais elle devient petitesse dès qu'elle est outrée : il est d'un meilleur esprit de se négliger sur les choses peu importantes, que de s'y rendre trop délicate.

Les jeunes personnes sont sujettes à s'ennuyer ; comme elles ignorent tout, elles courent avec inquiétude vers les objets sensibles ; l'ennui est pourtant le moindre des maux qu'elles ayent à craindre ; les joïes excessives ne sont point à la suite des ver-

tus. Tout ce qui s'appelle plaiſir vif, eſt danger. Quand on ſeroit aſſez retenuë pour ne point bleſſer les bienſéances, & pour demeurer dans les bornes preſcrites à la pudeur, dès que le plaiſir du cœur s'eſt fait ſentir, il répand dans l'ame je ne ſçai qu'elle douceur, qui donne du dégoût pour tout ce qui s'appelle vertu : il vous arrête & vous rallentit ſur vos devoirs ; une jeune perſonne ne voit pas les ſuites de ce poiſon, dont le moindre effet eſt de troubler le repos de la vie, de gâter le goût, & de rendre inſipides tous les plaiſirs ſimples. Quand on établit une perſonne aſſez heureuſe pour n'avoir pas le

cœur touché, (comme il y a en nous un ſentiment qui cherche à s'unir, & que ce ſentiment n'a point été employé,) elle ſe porte & ſe donne naturellement à la parſonne qu'on lui deſtine.

Soyez retenuë ſur les ſpectacles. Il n'y a point de dignité à ſe montrer toûjours; il eſt de plus difficile que l'exacte pudeur ſe conſerve avec l'extrême diſſipation : ce n'eſt pas connoître ſes intereſts. Si vous avez de la beauté, il ne faut pas uſer le goût du public en vous montrant toûjours; il faut encore être plus retenuë, ſi vous êtes ſans graces; d'ailleurs le grand uſage des ſpectacles affoiblit le goût.

Quand vous ne vivez que pour les plaiſirs & qu'ils vous quittent, ou parce que votre goût ceſſe, ou parce que votre raiſon vous les défend, l'Ame tombe dans un grand vuide. Si vous voulez donc faire durer vos plaiſirs & vos amuſemens, ne les faites ſervir que de délaſſemens à des occupations plus ſérieuſes. Soyez en ſocieté avec votre raiſon, & que l'abſence des plaiſirs ne vous laiſſe ni vuide ni beſoin.

Il faut donc ménager ſes goûts ; nous ne tenons à la vie que par eux : c'eſt l'innocence qui les conſerve : c'eſt le déréglement qui les corrompt.

Quand nous avons le cœur

ſain nous tirons parti de tout, & tout ſe tourne en plaiſirs. Nous approchons des plaiſirs avec un goût de malade; ſouvent nous croyons être délicats que nous ne ſommes que dégoûtez; quand on ne s'eſt pas gâté l'eſprit, & le cœur par les ſentimens qui ſéduiſent l'imagination, ni par aucune paſſion ardente, la joie ſe trouve aiſément; la ſanté & l'innocence en ſont les vraies ſources. Mais dès qu'on a eu le malheur de s'accoûtumer aux plaiſirs vifs, on devient inſenſible aux plaiſirs moderez. On ſe gâte le goût par les divertiſſemens; on s'accoûtume tellement aux plaiſirs ardens, qu'on ne peut ſe rabattre ſur les ſim-
ples.

Il faut craindre ces grands ébranlemens de l'ame qui préparent l'ennui & le dégoût ; ils ſont plus à redouter pour les jeunes perſonnes qui réſiſtent moins à ce qu'elles ſentent. *La tempérance*, diſoit un ancien, *eſt la meilleure ouvriere de la volupté* ; avec cetté temperance qui fait la ſante de l'ame & du corps, on a toûjours une joye douce & égale ; on n'a beſoin ni de ſpectacles ni de dépenſes ; une lecture, un ouvrage, une converſation, font ſentir une joye plus pure que l'appareil des plus grands plaiſirs. Enfin les plaiſirs innocens ſont d'un meilleur uſage, ils ſont toûjours prêts : ils ſont bienfaiſans, ils ne ſe font point

acheter trop chers. Les autres flattent, mais ils nuisent ; le temperamment de l'ame s'altere & se gâte comme celui du corps.

Mettez de la regle dans toutes vos vûës & dans toutes vos actions : il seroit heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune ; mais comme la votre est bornée, elle vous assujettit à la regle ; soyez retenuë sur la dépense ; si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bien-tôt le désordre dans vos affaires ; dês que vous n'avez plus d'œconomie, vous ne pouvez répondre de rien.

Le faste entraîne la ruïne ; la ruïne est presque toûjours

ſuivie de la corruption des mœurs ; mais pour être reglée, il ne faut pas être avare : Songez que l'avarice profite peu, & déshonore beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite reglée qu'à éviter la honte & l'injuſtice attachée à une conduite dereglée : Il ne faut retrancher les dépenſes ſuperfluës, que pour être en état de faire mieux celles que la bienſéance, l'amitié, & la charité inſpirent.

C'eſt le bon ordre, & non l'attention aux petites choſes, qui fait les grands profits. Pline en renvoyant à ſon ami une obligation conſiderable qu'il avoit de ſon pere, avec une quittance generale,

lui dit : *J'ai peu de bien, je suis obligé à beaucoup de dépense ; mais je me suis fait un fond de ma frugalité, & c'est d'où je tire les services que je rends à mes amis.* Prenez sur vos goûts & sur vos plaisirs, pour avoir de quoi satisfaire aux sentimens de generosité, que toute personne qui a le cœur bien fait doit avoir.

N'écoutez pas les besoins de la vanité. *Il faut être*, dit-on, *comme les autres* ; ce *comme* s'étend bien loin. Ayez une émulation plus noble : ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité & de droiture que vous. Sentez le besoin de la vertu : la pauvreté de l'ame est pire que celle de la fortune.

Pendant que vous êtes jeune, formez vôtre réputation : augmentez votre crédit : arrangez vos affaires ; dans un autre âge vous auriez plus de peine. Charles-Quint disoit, que *la fortune aimois les jeunes gens.* Dans la jeunesse tout vous aide, tout s'offre à vous. Les jeunes personnes dominent sans y penser ; dans un âge plus avancé, vous n'êtes secouruë de rien : vous n'avez plus en vous ce charme séduisant qui se répand sur tout : Vous n'avez plus pour vous que la raison & la vérité, qui ordinairement ne gouverne pas le monde.

Vous allez, disoit Montagne aux jeunes gens, *vers la réputation, vers le crédit, &*

moi j'en revieus. Quand vous n'êtes plus jeune, il ne vous reſte d'acquiſition à faire que ſur les vertus. Dans toutes vos entrepriſes, & dans toutes vos actions, tendez au plus parfait : ne faites aucun projet : ne commencez rien ſans vous dire à vous-même : Ne pourrois-je pas mieux faire ? Inſenſiblement vous acquererez une habitude de juſtice & de vertu, qui vous en rend la pratique plus aiſée : Faites ce que Sénéque conſeilloit à ſon ami Lucile : *Choiſiſſez*, lui diſoit-il, *parmi les grands hommes celui qui vous peroîtra le plus reſpectable : ne faites rien qu'en ſa préſence : rendez-lui compte de toutes vos actions.* Heureux ce-

lui qui est assez estimé pour être choisi ! Cela est d'autant plus aisé, que les jeunes gens ont une disposition naturelle à l'imitation. On hazarde moins quand on choisit ses modéles dans l'Antiquité, parce qu'ordinairement on ne vous y presente que de grands exemples. Dans les Modernes cela peut avoir ses inconveniens ; rarement les copies réüssissent : il y a long-tems que l'on a dit que toute copie doit trembler devant son original ; on ne le suit jamais que de loin : cela vous ôte le caractére naturel, qui d'ordinaire est le plus vrai & le plus simple. Vous vous relâchez quand vous vous fixez à un modéle ;

modéle ; de plus une partie de nos défauts vient de l'imitation. Apprenez donc à vous craindre & à vous respecter vous-même : Que votre délicatesse soit votre propre Censeur.

Songez à vous rendre heureuse dans votre état ; mettez vous à profit, mille biens vous échapent faute d'application : Nous ne sommes heureux que par l'attention, & que par comparaison.

Plus vous avez d'habileté, plus vous tirez de votre état, & plus vous étendez vos plaisirs. Ce n'est pas la possession qui nous rend heureux, c'est la jouissance ; & la jouissance est dans l'attention.

Si l'on sçavoit se renfermer dans son état, on ne seroit ni ambitieux, ni envieux, & tout seroit en paix: mais nous ne vivons point assez dans le présent, nos désirs & nos esperances nous portent sans cesse vers l'avenir.

Il y a deux sortes de fols dans le monde; les uns vivent toûjours dans l'avenir, & ne se soûtiennent que d'espérances; & comme ils ne sont pas assez sages pour compter juste avec elles, ils passent leur vie en mécompte. Les personnes raisonnables ne s'occupent que de désirs à leur portée; souvent ils ne sont point trompez: quand ils le seroient, ils s'en

consoleroient : Ils sçavent de plus que le goût des biens finit, ou par la possession, ou par l'impossibilité d'obtenir la chose désirée : avec ces réflexions les personees sages se calment. Il y a une autre espéce de fols qui tirent trop du présent, & abandonnent l'avenir : ils ruinent leur fortune, leur réputation & leur goût, en ne les ménageant pas assez. Ceux qui sont raisonnables, joignent les deux tems : ils jouissent du présent, & n'abandonnent point l'avenir.

C'est un devoir, ma Fille, que d'employer le tems : quel usage en faisons-nous ? Peu de gens sçavent l'estimer selon sa juste valeur.

Rendez-vous compte, dit un Ancien, *de toutes vos heures, afin qu'ayant profité du present, vous ayez moins besoin de l'avenir.* Le tems fuit avec rapidité : Aprenez à vivre, c'est-à-dire à en faire un bon usage ; mais la vie se consomme en esperances vaines, à courir après la fortune, ou à l'attendre. Tous les hommes sentent le vuide de leur état ; toûjours occupez sans être remplis. Songez que la vie n'est pas dans l'espace du tems, mais dans l'emploi que vous en devez faire : Pensez que vous avez un esprit à cultiver, & à nourrir de la verité, un cœur à épurer & à conduire, & un culte de Religion à rendre.

Comme les premieres années ſont précieuſes, ſongez, ma Fille, à en faire un uſage utile. Pendant que les caractéres s'impriment aiſément, ornez votre memoire de choſes précieuſes : penſez que vous faites la proviſion de toute votre vie. La memoire ſe forme & s'étend en l'exerçant.

N'éteignez point en vous le ſentiment de curioſité, il faut ſeulement le conduire & lui donner un bon objet. La curioſité eſt une connoiſſance commencée qui vous fait aller plus loin, & plus vîte dans le chemin de la verité ; c'eſt un penchant de la nature qui va au-devant de l'inſtruction, il ne faut

pas l'arrêter par l'oiſiveté & la moleſſe.

Il eſt bon que les jeunes perſonnes s'occupent de ſciences ſolides ; l'Hiſtoire Grecque & Romaine éleve l'ame, nourrit le courage par les grandes actions qu'on y voit ; il faut ſçavoir l'Hiſtoire de France ; il n'eſt pas permis d'ignorer l'Hiſtoire de ſon Pays. Je ne blâmerois pas même un peu de Philoſophie, ſurtout de la nouvelle, ſi on en eſt capable. Elle vous met de la préciſion dans l'eſprit, démêle vos idées & vous apprend à penſer juſte. Je voudrois auſſi de la morale ; à force de lire Ciceron, Pline, & les autres, on prend du goût pour la vertu ;

il se fait une impression insensible qui tourne au profit des mœurs La pente aux vices se corrige par l'exemple de tant de vertus, & rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces sortes de lectures. On n'aime point à voir ce qui nous accuse, & ce qui nous condamne toûjours.

Pour les Langues, quoiqu'une femme doive se contenter de parler celle de son Païs, je ne m'opposerois pas à l'inclination que l'on pourroit avoir pour le Latin; c'est la Langue de l'Eglise : elle vous ouvre la porte à toutes les sciences : elle vous met en societé avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les sié-

cles. Les femmes apprennent volontiers l'Italien qui me paroît dangereux: c'est la Langue de l'amour, les Auteurs Italiens sont peu châtiez : il regne dans leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination sans régle qui s'oppose à la justesse de l'esprit.

La Poësie peut avoir des inconveniens ; j'aurois pourtant peine à interdire la lecture des belles Tragedies de Corneille ; mais souvent les meilleures vous donnent des leçons de vertu, & vous laissent l'impression du vice.

La lecture des Romans est plus dangereuse : je ne voudrois pas que l'on en fit un grand usage ; ils mettent du faux dans l'esprit. Le Roman

man n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affoiblit la pudeur, met le desordre dans le cœur ; & pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, hâte & précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme, ni l'illusion de l'amour ; plus il est adouci, plus il est modeste, & plus il est dangereux. Je ne voudrois point les défendre ; toutes défenses blessent la liberté, & augmentent le desir ; mais il faut autant qu'on peut s'accoûtumer à des lectures solides, qui ornent l'esprit, & fortifient le cœur : on ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer.

Moderez vôtre goût pour les ſciences extraordinaires ; elles ſont dangereuſes, & elles ne donnent ordinairement que beaucoup d'orgueïl ; elles démontent les reſſorts de l'ame. Si vous avez une imagination vaſte, vive & agiſſante, & une curioſité que rien ne puiſſe arrêter, il vaut mieux occuper ces diſpoſitions aux ſciences, que de hazarder qu'elles ſe tournent au profit des paſſions : mais ſongez que les filles doivent avoir ſur les ſciences une pudeur preſqu'auſſi tendre que ſur les vices.

Soyez donc en garde contre le goût du bel eſprit : ne vous amuſez point à courir

après des sciences vaines, & après celles qui sont au-dessus de votre portée. Notre ame a bien plus de quoi jouïr, qu'elle n'a de quoi connoître ; nous avons les lumieres propres & nécessaires à notre bien être ; mais nous ne voulons pas nous en tenir là : nous courons après des veritez qui ne sont pas faites pour nous.

Avant que de nous engager à des recherches qui sont au-dessus de nos connoissances, il faudroit sçavoir quelle étenduë peuvent avoir nos lumieres : quelle régle il faut avoir pour déterminer notre persuasion : apprendre à séparer l'opinion de la connoissance, & avoir

la force de douter, quand nous ne voyons rien clairement, & le courage d'ignorer ce qui nous passe, pour arrêter la hardiesse de l'esprit, & pour diminuer la confiance.

Songeons que les deux principes de toutes nos connoissances, la raison & les sens, manquent de sincerité, & nous abusent. Les sens surprennent la raison; & la raison les trompe à son tour: Voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent. Ces reflexions dégoûtent des sciences abstraites: employons donc le tems en connoissances utiles.

Il faut qu'une jeune personne ait de la docilité, peu

de confiance en soi-même ; mais aussi ne faut-il pas pousser cette docilité trop loin. En fait de religion il faut ceder aux autoritez : mais sur tout autre sujet, il ne faut recevoir que celle de la raison & de l'évidence. En donnant trop d'étenduë à la docilité, vous prenez sur les droits de la raison, vous ne faites plus d'usage de vos propres lumieres qui s'affoiblissent. C'est donner des bornes trop étroites à vos idées, que de les renfermer dans celles d'autrui. Le témoignage des hommes ne peut avoir créance, qu'à proportion du degré de certitude qu'ils se sont acquis en s'instruisant des faits. Il n'y a

point de prescription contre la verité : elle est pour toutes les personnes, & de tous les tems. Enfin, comme dit un grand homme, *pour être Chrétien, il faut croire aveuglement, & pour être sage, il faut voir évidemment.*

Accoutumez-vous à exercer votre esprit, & à en faire usage plus que de vôtre mémoire. Nous nous remplissons la tête d'idées étrangeres, & nous ne tirons rien de notre propre fond. Nous croyons avoir beaucoup avancé, quand nous nous chargeons la mémoire d'Histoires & de faits ; cela ne contribuë gueres à la perfection de l'esprit. Il faut s'accoûtumer à penser. L'esprit

s'étend & s'augmente par l'exercice ; peu de personnes en font usage.

C'est chez nous un talent qui se repose, que de sçavoir penser. Les faits historiques, ni les opinions des Philosophes ne vous deffendront pas contre un malheur pressant : vous ne vous en trouverez pas plus forte. Vous arrive-t-il une affliction, vous avez recours à Seneque & à Epictete ; est-ce à leur raison à vous consoler ? N'est-ce pas à la vôtre à faire sa charge ? Servez-vous de votre propre bien : faites des provisions dans le tems calme, pour le tems de l'affliction qui vous attend ; vous serez bien plus soutenuë par

votre propre raiſon, que par celle des autres.

Si vous pouvez regler votre imagination & la rendre ſoumiſe à la verité & à la raiſon, ce ſera une grande avance pour votre perfection & pour votre bonheur. Les femmes ſont ordinairement gouvernées par leur imagination : comme on ne les occupe à rien de ſolide, & qu'elles ne ſont dans la ſuite de leur vie chargées, ni du ſoin de leur fortune, ni de la conduite de leurs affaires, elles ne ſont livrées qu'à leurs plaiſirs. Spectacles, habits, Romans & ſentimens, tout cela eſt de l'empire de l'imagination. Je ſçai qu'en la reglant, vous prenez ſur les plaiſirs :

c'eſt elle qui en eſt la ſource & qui met dans les choſes qui plaiſent le charme & l'illuſion qui en font tout l'agrément ; mais pour un plaiſir de ſa façon, quels maux ne vous fait-elle point ? Elle eſt toûjours entre la verité & vous : la raiſon n'oſe ſe montrer où regne l'imagination. Nous ne voyons que comme il lui plaît : les gens qu'elle gouverne ſçavent ce qu'elle fait ſouffrir. Ce ſeroit un heureux traité à faire avec elle, que de lui rendre ſes plaiſirs, à condition qu'elle ne vous feroit point ſentir ſes peines ; enfin rien n'eſt plus oppoſé au bonheur, qu'une imagination délicate, vive & trop allumée.

Donnez-vous une véritable idée des choses : ne jugez point comme le peuple : ne cedez point à l'opinion : relevez-vous des préjugez de l'enfance. Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode suivante, je m'en suis bien trouvée. Examinez ce qui fait vôtre peine, écartez tout le faux qui l'entoure, & tout les ajoûtez de l'imagination, & vous verrez que souvent ce n'est rien & qu'il y a bien à rabattre. N'estimez les choses que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions que de la fortune : ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous en avons.

Il faut pour être heureuſe penſer ſainement. On doit un grand reſpect aux opinions communes, quand elles regardent la Religion: mais on doit penſer bien differemment du peuple ſur ce qui s'appelle morale, & bonheur de la vie. J'appelle peuple, tout ce qui penſe baſſement, & communément; la Cour en eſt remplie, le Monde ne parle que de fortune & de crédit: on n'entend que, *ſuivez votre route, hâtez-vous d'avancer*; & la Sageſſe dit, *rabattez-vous aux choſes ſimples: choiſiſſez une vie obſcure, mais tranquille: dérobez-vous au tumulte: fuyez la foule*. La récompenſe de la vertu n'eſt pas toute dans la renommée, elle

est dans le témoignage de vôtre propre conscience. Une grande vertu ne peut-elle pas vous consoler de la perte d'un peu de gloire.

Apprenez que la plus grande science est de sçavoir être à soi. *J'ay appris*, disoit un Ancien, *à être mon ami*, *ainsi je ne serai jamais seul*: Il faut vous ménager des ressources contre les chagrins de la vie; & des équivalens aux biens sur lesquels vous aviez compté. Assurez-vous une retraite, un azyle en vous-même, vous pourrez toûjours revenir à vous, & vous retrouver. Le Monde vous étant moins nécessaire, aura moins de prise sur vous: Quand vous

ne tenez pas à vous par des goûts solides, vous tenez à tout.

Faites usage de la solitude ; Rien n'est plus utile, ni plus nécessaire pour affoiblir l'impression que font sur nous les objets sensibles. Il faut donc de tems en tems se retirer du Monde, se mettre à part : Ayez quelques heures dans la journée pour lire, & pour faire usage de vos réflexions. *La réflexion*, dit un Pere de l'Eglise, *est l'œil de l'ame, c'est par elle que s'introduisent la lumiere & la verité ; je le menerai dans la solitude*, dit la Sagesse, *& là je parlerai à son cœur* ; c'est là où la verité donne ses leçons ; où les préjugez s'éva-

noüissent, où la prévention s'affoiblit ; & où l'opinion qui gouverne tout, commence à perdre ses droits. Quand on jette la vûë sur l'inutilité, sur le vuide de la vie, on est forcé de dire avec Pline : *Il vaut mieux passer sa vie à ne rien faire, qu'à faire des riens.*

Je vous l'ai déja dit, ma Fille, le bonheur est dans la paix de l'ame ; vous ne pourrez joüir des plaisirs de l'esprit sans la santé de l'esprit : tout est presque plaisir pour un esprit sain ; Pour vivre avec tranquilité, voici les régles qu'il faut suivre. La premiere, de ne se pas livrer aux choses qui plaisent : de ne faire que s'y prêter ; de n'attendre pas trop des hom-

mes, de peur de décompter, d'être son premier ami à soi-même. La solitude aussi assure la tranquilité, & est amie de la Sagesse; c'est au-dedans de nous qu'habitent la Paix & la Verité. Fuyez le grand Monde, il n'y a point de sureté; il y a toûjours quelque sentiment qu'on avoit affoibli, qui se réveille: on ne trouve que trop de gens qui favorisent le déréglement; plus il y a de monde, & plus les passiòns acquiérent d'autôrité; il est dificile de résister à l'effort du vice, qui vient si bien accompagné: enfin on en revient plus foible, moins modeste, plus injuste, pour avoir été parmi les hommes.



Le Monde communique son venin aux ames tendres. Il faut de plus fermier toutes les avenuës aux passions ; il est plus aisé de les prévenir, que de les vaincre ; & quand on seroit assez heureux pour les bannir, dès qu'elles se sont fait sentir, elles font bien payer leur séjour. On ne peut refuser à la nature les premiers mouvemens ; mais souvent elle étend ses droits bien loin ; & quand vous revenez à vous, vous trouvez bien des sujets de répentir.

Il faut avoir des ressources & des pis aller : mesurez vos forces & vôtre courage ; & pour cela, dans les choses que vous craignez ; met-

mettez tout au pis. Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver : envisagez-le à face découverte : voyez-le dans toutes les circonstances les plus terribles, & ne vous en laissez pas accabler.

Un Favori, parvenu au comble de la fortune, faisoit voir ses richesses à son ami ; en lui montrant une cassette, il lui disoit : *C'est là qu'est mon trésor.* Son ami le pressa de le lui faire voir ; il lui permit d'ouvrir sa cassette ; elle ne renfermoit qu'un vieil habit tout déchiré ; l'ami en paroissant surpris, le favori lui dit : *Quand la fortune me renvoyera à mon premier état, je suis tout prêt.*

Quelle ressource de mettre tout au pis, & de se sentir de la force pour s'y soutenir !

Quand vous désirerez quelque chose fortement, commencez par examiner la chose désirée : voyez les biens qu'elle vous promet, & les maux qui la suivent : souvenez-vous du passage d'Horace : *La Volupté marche devant vous, & vous cache sa suite.* Vous cesserez de craindre, dès que vous cesserez de désirer : Croyez que le Sage ne court pas après la félicité, mais qu'il se la donne ; il faut que ce soit votre ouvrage ; elle est entre vos mains : Songez qu'il faut peu de chose pour les besoins de

la vie ; mais qu'il en faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion : que vous aurez bien plûtôt fait de mettre vos désirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos désirs. Si les honneurs & les richesses pouvoient rassasier, il faudroit en amasser ; mais la soif augmente en les acquerant ; celui qui désire le plus, est le plus pauvre.

Les jeunes personnes s'occupent de l'espérance ; Mr de la Rochefoucault dit, qu'*elle vous conduise jusqu'à la fin de la vie, par un chemin agréable.* Elle seroit bien courte si l'espérance ne lui donnoit de l'étenduë ; c'est un sentiment consolant, mais qui peut être

dangereux, puisqu'il vous prépare souvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en arrive, c'est de laisser échaper ce qu'on posséde, en attendant ce qu'on désire.

Notre amour propre nous dérobe à nous-mêmes, & nous diminuë tous nos défauts. Nous vivons avec eux comme avec les odeurs que nous portons, nous ne les sentons plus ; elles n'incommodent que les autres, pour les voir dans leur vrai point de vûë, il faut les voir dans autrui. Voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres : ne vous relâchez point sur cette regle, *elle*

vous accoûtumera à l'équité : examinez votre caractére, & mettez à profit vos défauts ; il n'y en a point qui ne tienne à quelques vertus, & qui ne les favorise. La Morale n'a pas pour objet de détruire la nature, mais de la perfectionner. Etes-vous glorieuse ? servez-vous de ce sentiment-là, pour vous élever au-dessus des foiblesses de votre sexe, pour éviter les défauts qui humilient. Il y a à chaque déreglement du cœur une peine & une honte attachées, qui vous sollicitent à le quitter. Etes-vous timide ? tournez cette foiblesse en prudence : qu'elle vous empêche de vous commettre. Etes-vous dissipatri-

ce ? aimez-vous à donner ? il est aisé de la prodigalité d'en faire de la générosité. Donnez avec choix & à propos ; ne négligez pas les indifférens : prenez soin des pauvres : prêtez dans le besoin ; mais donnez à ceux qui ne peuvent rendre : par-là vous cedez à vôtre sentiment, & vous faites de bonnes actions : il n'y a pas une foiblesse, dont, si vous voulez, la vertu ne puisse faire quelque usage.

Dans les afflictions qui vous arrivent, & qui vous font sentir votre peu de mérite, loin de vous irriter, & d'opposer l'opinion que vous avez de vous-même, à l'injustice que vous prétendez

qu'on vous fait, songez que les personnes qui vous la font, sont plus en état de juger de vous, que vous-même ; que vous devez plûtôt les croire que l'amour propre, qui n'est qu'un flateur : & que, sur ce qui vous regarde, vôtre ennemi est plus prés que vous de la verité ; que vous ne devez avoir de merite à vos yeux, que celui que vous avez aux yeux des autres. L'on a trop de penchant à se flatter, & les hommes sont trop prés d'eux-mêmes pour se juger.

Voilà des préceptes generaux pour combattre les vices de l'esprit ; mais vôtre premiere attention doit être à perfectionner votre cœur.

& ses sentimens ; vous n'avez de vertu sûre & durable que par le cœur ; c'est lui proprement qui vous caracterise ; pour vous en rendre maîtresse, gardez cette méthode. Quand vous vous sentez agitée d'une passion vive & forte ; demandez quelque tems à vôtre sentiment, & composez avec votre foiblesse ; si vous voulez sans l'écouter un moment tout sacrifier à votre raison, à vos devoirs, il est à craindre que la passion ne se révolte, & ne devienne la plus forte. Vous êtes sous sa loi : il faut la ménager avec adresse : vous tirerez plus de secours que vous ne pensez d'une pareille conduite : vous trouverez des remedes sûrs, même

même dans votre passion ; si c'est de la haine, vous connoîtrez que vous n'avez pas tant de raison de haïr, ni de vous venger. Si par malheur c'étoit le sentiment contraire dont vous fussiez occupée ; il n'y a point de passion qui vous fournisse des secours plus sûrs contre elle-même.

Si vôtre cœur a le malheur d'être attaqué par l'amour, voici les remedes pour en arrêter le progrès. Pensez que ses plaisirs ne sont ni solides, ni fidéles : ils vous quittent, & quand ils ne vous feroient que ce mal, ç'en est assez. Dans les passions, l'ame se propose un objet : elle est plus intimement unie à lui par le desir, ou par la joüissance,

qu'elle ne l'eſt à ſon être ; elle attache à ſa profeſſion tout ſes biens : à ſa perte, tous ſes maux. Cependant ce bien de l'opinion, ce bien du choix de l'ame, n'eſt ni ſolide, ni durable ; il dépend des autres : il dépend de vous, & vous ne pouvez répondre ni des autres, ni de vous.

L'amour, dans les commencemens, ne vous preſente que des fleurs, & vous cache le danger, il vous trompe ; il prend toûjours quelque forme qui n'eſt pas la ſienne ; le cœur d'intelligence avec lui ſçait vous cacher ſon penchant, de peur d'allarmer la raiſon & la pudeur. C'eſt un ſimple amuſement ; c'eſt l'eſprit qui nous

touche : Enfin, jusques à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toûjours ignoré. Dès qu'il s'est fait sentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de vôtre cœur; l'amour ne s'arrache point de l'ame avec des efforts ordinaires, il a trop de Partisans chez nous : dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui contre vous, & rien ne veut vous servir contre l'amour. C'est la plus cruelle situation où une personne raisonnable puisse se trouver; où rien ne vous soûtient; où vous n'avez de Spectateur que vous-même : il faut sans cesse ranimer son courage. Songez qu'il vous en faudroit faire un bien plus tri-

ſte uſage, ſi vous vous relâchiez.

Faites réflexion aux funeſtes ſuites des paſſions, vous ne trouverez que trop d'exemples pour vous inſtruire; mais ſouvent nous en ſommes déſabuſées ſans en être guéries. Supputez, s'il eſt poſſible, les maux que l'amour ſçait faire; il ſurprend la raiſon; il jette le trouble dans l'ame & dans les ſens; il enleve la fleur de l'innocence; il étonne la vertu; il ternit la réputation, la honte étant preſque toûjours à la ſuite de l'amour. Rien ne vous avilit tant, & ne vous met tant au-deſſous de vous-même, que les paſſions: elles vous dégradent; il n'y a

que la raiſon qui vous conſerve vôtre place. Il eſt bien plus fâcheux d'avoir beſoin de ſon courage, pout ſoûtenir un malheur, que pour l'éviter; le plaiſir de faire ſon devoir vous conſole; mais ne vous applaudiſſez jamais, de peur d'être humiliée. Songez que vous portez vôtre ennemi avec vous: prenez une conduite qui vous réponde de vous à vous-même: fuyez les ſpectacles, les repreſentations paſſionnées; il ne faut point voir ce qu'on ne veut point ſentir; la Muſique, la Poëſie, tout cela eſt du train de la volupté. Faites des lectures ſolides qui fortifient la raiſon.

Ne ſoyez point en com-

merce avec votre imagination : elle vous peindra l'amour avec tous ses charmes : tout est séduction, illusion quand il passe par elle ; il y a bien à perdre quand vous la quittez pour venir à la réalité. Saint Augustin nous a peint son état, quand il a voulu quitter l'amour & les plaisirs : il dit, que ce qu'il aimoit se presentoit à lui sous une figure charmante ; il fait une peinture de ce qui se passoit dans son cœur, si vive, qu'on ne sçauroit la lire sans danger. Il faut passer legerement sur les tableaux de la volupté : elle est à craindre dans les tems où l'on conspire contre elle, quand on la pleure même,

il s'en faut défier. La paſſion s'augmente par les retours qu'on fait ſur ſoi, l'oubli eſt la ſeule ſûreté qu'on puiſſe prendre contre l'amour : il faut compter ſérieuſement avec vous-même, & vous dire : que veux-je faire du ſentiment qui m'occupe ? tels & tels malheurs ne m'attendent-ils pas, ſi j'ai la foibleſſe d'y ceder ?

Tirez des forces & du ſecours de vôtre ennemi, de ſon propre caractére ; quand vous voudrez ne le point flatter, il vous en fournira. Ecartez tous les agrémens que vous lui donnez : ne lui prêtez rien, & ne luy faites grace ſur rien, & vous verrez qu'il lui en reſte peu ;

aprés cela n'y pensez plus ; prenez une résolution ferme de le fuïr : croyez que nous sommes aussi forts que nous voulons l'être. La dissipation, les amusemens simples sont necessaires ; mais il faut éviter tout les plaisirs qui portent au cœur.

Ce ne sont pas toûjours les fautes qui nous perdent, c'est la maniere de se conduire aprés les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes désarme la haine, & émousse la colere. Les femmes qui ont eu le malheur de se dérober à leur devoir, de blesser la bienséance, de révolter la vertu & la pudeur, doivent ce respect à l'usage & à l'honnêteté vio-

sée, de paroître avec un air humilié ; c'est une espece de réparation que le Public demande ; il se souvient de vos fautes dès que vous les oubliez. Le repentir assûre le changement : prévenez la malignité naturelle qui est dans tous les hommes : mettez-vous à la place que leur orguëil vous destine , ils vous veülent humiliée , quand vous aurez fait leur ouvrage, ils n'auront rien à vous demander , la superbe aprés les fautes les rappelle ; & les immortalise.

Passons , ma Fille, aux devoirs de la société. J'ay crû qu'avant tout il falloit vous tirer de l'éducation ordinaire , & des préjugez de l'en-

fance ; qu'il étoit neceſſaire de fortifier votre raiſon, & de vous donner des principes certains pour vous ſervir d'appui ; j'ai crû que la plûpart des déſordres de la vie venoient des fauſſes opinions : que les fauſſes opinions donnoient des ſentimens dereglez, & que quand l'eſprit n'eſt pas éclairé, le cœur eſt ouvert aux paſſions. Qu'il faut avoir des veritez dans l'eſprit qui nous préſervent de l'erreur : qu'il faut avoir des ſentimens dans le cœur, qui les ferment aux paſſions. Quand vous connoîtrez la verité & que vous aimerez la juſtice toutes les vertus ſont en ſureté.

Le premier devoir de la

vie civile, eſt de ſonger aux autres ; ceux qui ne vivent que pour eux tombent dans le mépris, & dans l'abandon. Quand vous voudrez trop exiger des autres, on vous refuſera tout, amitié, ſentimens, ſervice : la vie civile eſt un commerce d'offices mutuels ; le plus honnête y met davantage : en ſongeant au bonheur des autres, vous aſſurez le vôtre ; c'eſt habileté que de penſer ainſi.

Rien de plus haïſſable que les gens qui font ſentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'amour propre outré fait les grands crimes ; quelques dégrez au-deſſous, il fait les vices ; mais pour peu qu'il en reſte, il affoiblit les vertus,

& les agrémens de la ſociété.
Il eſt impoſſible de ſe lier aux perſonnes qui ont un amour propre dominant, & qui le font ſentir; cependant nous ne nous en dépoüillerons jamais: tant que nous tiendrons à la vie; nous tiendrons à nous.

Mais il y a un amour propre habile qui ne s'exerce point aux dépens des autres.

Nous croyons nous élever en abaiſſant nos ſemblables; c'eſt ce qui nous rend médiſans & envieux. La bonté rend bien plus que la malignité. Faire du bien quand on le peut; en dire de tout le monde: ne juger jamais à la rigueur. Ces actes de bonté & de générosité ſouvent repetez, vous acquierent enfin une grande

& belle réputation. Tout le monde eſt interreſſé à vous loüer, à diminuer vos défauts, & à augmenter vos bonnes qualitez. Il faut fonder votre réputation ſur vos vertus, & non ſur le démerite des autres : comptez que leurs bonnes qualitez ne vous ôtent rien, & que vous ne devez imputer qu'à vous la diminutionde vôtre réputation.

Une des choſes qui nous rend plus malheureuſes, c'eſt que nous comptons trop ſur les hommes ; c'eſt auſſi la ſource de nos injuſtices : nous leur faiſons des querelles, non ſur ce qu'ils nous doivent, ni ſur ce qu'ils nous ont promis ; mais ſur ce que nous avons eſperé d'eux ; nous

nous faiſons un droit de nos eſperances qui nous fourniſſent bien des mécomptes.

Ne ſoyez point précipitée dans vos jugemens : n'écoutez point les calomnies ; réſiſtez même aux premieres apparences ; & ne vous preſſez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choſes vraiſemblables ſans être vrayes, comme il y en a de vraies qui ne ſont pas vraiesſemblables.

Il faudroit dans les jugemens particuliers. imiter l'équité des jugemens ſolemnels. Jamais les Juges ne décident ſans avoir examiné, écouté, & confronté les témoins avec les interreſſez ; mais nous, ſans miſſion, nous

nous rendrons les arbitres de la réputation : toute preuve suffit, toute autôrité paroît bonne, quand il faut condamner. Conseillez par la malignité naturelle, nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres ; de là viennent les haines & les inimitiez : car tout se sçait.

Mettez donc de l'équité dans vos jugemens ; cette même justice que vous ferez aux autres, ils vous la rendront. Voulez-vous qu'on pense & qu'on dise du bien de vous, ne dites jamais de mal de personne.

L'honnêteté qui est une imitation de la charité, est aussi une des vertus de la societé ; elle vous met au-dessus des

autres quand vous l'avez à un dégré plus éminent ; mais elle ne ſe pratique & ne ſe ſoûtient qu'aux dépens de l'amour propre. L'honnêteté prend toûjours ſur vous & tourne au profit des autres ; elle eſt une des grands liens de la ſocieté, & la ſeule qualité qui mette de la ſureté & de la douceur dans le commerce.

Nous aimons naturellement à dominer ; c'eſt un ſentiment injuſte. Où ſont nos droits, pour vouloir nous élever au-deſſus des autres ? Il n'y a qu'une domination permiſe & legitime ; c'eſt celle que vous donne la vertu ; ayez plus de bonté & de généroſité que les autres ; ſoyez

soyez en avances de services & de bienfaits ; c'est le moyen de vous élever. Le grand désinteressement vous rend aussi indépendant & vous éleve plus que la fortune même : rien ne nous abaisse tant que l'amour du bien.

Ce sont les qualitez du cœur qui entrent dans le commerce ; l'esprit ne lie point aux autres, & vous voyez souvent des gens fort haïssables avec beaucoup d'esprit ; ils vous donnent bonne opinion d'eux-mêmes, veulent dominer & abaisser les autres.

Quoique l'humilité n'ait été regardée que comme une vertu chrétienne, il faut pourtant convenir qu'elle est

une vertu de la société, & si necessaire, que sans elle, vous êtes d'un commerce difficile. C'est l'idée que vous avez de vous-même, qui vous fait soûtenir vos droits avec tant de hauteur, & prendre sur ceux d'autrui.

Il ne faut jamais compter à la rigueur avec personne. L'exacte honnêteté ne demande point tout ce qui vous est dû. Avec vos amis ne craignez point d'être en avance : Si vous voulez être une amie aimable, n'exigez rien avec trop de rigueur ; mais afin que les maniéres ne se démentent point, comme elles expriment les dispositions du dedans, faites souvent de sérieuses réflexions

ſur vos foibleſſes, & vous montrez vous-même à découvert ; vous tirerez de cet examen des ſentimens d'humilité pour vous, & d'indulgence pour les autres.

Soyez humble, ſans être honteuſe : La honte eſt un orguëil ſecret, & l'orguëil eſt une erreur ſur ce que l'on vaut, & une injuſtice ſur ce que l'on veut paroître aux autres.

La réputation eſt un bien trés-déſirable ; mais c'eſt foibleſſe de la rechercher avec trop d'ardeur, & de ne rien faire que pour elle ; il faut ſe contenter de la mériter. Il ne faut pas rejetter le ſentiment de la gloire, c'eſt l'aide le plus ſûr que nous ayons

pour la vertu ; mais il eſt queſtion de choiſir la bonne gloire.

Accoûtumez-vous à voir ſans étonnement & ſans envie, ce qui eſt au-deſſus de vous ; & ſans mépris ce qui eſt au-deſſous. Que le faſte ne vous impoſe pas ; il n'y a que les petites ames qui ſe proſternent devant la grandeur ; l'admiration n'eſt dûë qu'à la vertu.

Pour vous accoûtumer à eſtimer les Hommes par leurs qualitez propres, conſiderez l'état d'une perſonne comblée d'honneurs, de dignitez & de richeſſes, à qui il ſemble que rien ne manque ; mais à qui tout manque effectivement, faute d'avoir les vrais

biens ; elle souffre autant que si sa pauvreté étoit réelle, puisqu'elle a le sentiment de la pauvreté. *Rien n'est pire*, dit un Ancien, *que la pauvreté dans les richesses, parceque le mal tient à l'ame* : celui qui se trouve dans cet état a tous les maux de l'opinion, sans joüir des biens de la fortune ; il a aveuglé par l'erreur, & déchiré par les passions ; pendant qu'une personne raisonnable qui n'a rien, mais qui à la place des faux biens substituë de sages & de solides réflexions, joüit d'une tranquilité que rien n'égale ; le bonheur de l'un & le malheur de l'autre ne viennent que de la maniere differente de penser.

Si vous êtes ſenſible à la haine & à la vengeance, oppoſez-vous à ce ſentiment ; rien n'eſt ſi bas que de ſe venger. Si on vous a offenſé, vous ne devez que du mépris ; & c'eſt une dette aisée à payer. Si on ne vous a manqué qu'en choſes légeres, vous devez de l'indulgence ; mais il y a des tems d'injuſtices à eſſuyer dans la vie ; des tems où les amis pour qui vous avez le plus fait, s'acharnent à vous blâmer : aprés avoir tout mis en uſage pour les déſabuſer, il ne faut point s'opiniâtrer à combattre contre eux. On doit courir aprés l'eſtime de ſes amis ; mais quand vous trouvez des gens qui ne vous

voyent qu'au travers de la prévention ; quand vous avez affaires à ces imaginations ardentes & allumées, qui n'ont d'esprit que pour soûtenir leurs injustices, il faut se retirer & se calmer, quelques choses que vous fissiez, vous n'obtiendriez que de l'improbation. C'est alors qu'il faut opposer à leur injustice & à la honte de se dédire ; le rempart de vôtre innocence & la certitude de n'avoir point failli. Songez que si dans les tems que l'on vous élevoit, vous n'en valliez pas d'avantage, à présent que l'on vous abaisse, vous n'en vallez pas moins ; il faut, sans en être plus humiliée, avoir pitié d'eux, ne

ſe point irriter, s'il eſt poſſible, & dire : *Ils ont de mauvais yeux*. Faites réflexion qu'avec de bonnes qualitez on ſurmonte la haine & l'envie: Que les eſpérances qu'on tire de la vertu vous ſoûtiennent & vous conſolent.

Ne ſongez à vous venger qu'en mettant dans votre conduite plus de modération que ceux qui vous attaquent, non de malice. Il n'y a que des ames élevées qui ſoient touchées de la gloire de pardonner.

Songez à vous eſtimer à bon titre, pour vous conſoler de l'eſtime qu'on vous refuſe. Vous ne pouvez vous permettre qu'une ſeule vengeance, c'eſt celle de faire du

bien

bien à ceux qui vous ont offensée ; c'est la vengeance la plus delicate & la seule permise ; vous satisfaites à votre sentiment, & vous ne prenez point sur les vertus. César nous en donne l'exemple. Son Lieutenant Labienus l'abandonna dans le tems qu'il avoit le plus besoin de lui, & passa dans le champ de Pompée ; il laissa dans celui de César de grandes richesses; César les lui renvoya, & lui manda : *Voilà comme César se venge.*

Il est de la prudence de profiter des fautes des autres, quand même elles nous blessent; mais souvent ils commencent les torts, & nous les achevons ; nous usons mal des droits

qu'ils nous donnent sur eux ; nous voulons tirer trop d'avantage de leurs fautes : c'est une injustice & une violence qui met les spectateurs contre nous. Si nous souffrions avec modération, tout seroit pour nous, & les fautes de ceux qui nous attaquent doubleroient par notre patience.

Quand vous sçavez que vos amis vous manquent, dissimulez : dès que vous faites sentir que vous vous en appercevez, leur malignité augmente, & vous mettez leur haine en liberté. En dissimulant, vous flattez leur amour propre : ils joüissent du plaisir de vous imposer. Ils se croyent superieurs, dès

qu'ils ne ſont point démêlez: ils triomphent de vôtre erreur, & joüiſſent du plaiſir de ne vous point perdre. En ne leur faiſant point ſentir que vous les connoiſſez, vous leur donnez le tems de ſe répentir, de revenir à eux; il ne faut qu'un ſervice rendu à propos, ou une autre maniere d'enviſager les choſes pour vous les rendre plus attachez.

Soyez inviolable dans vos paroles; mais pour leur acquerir une entiere confiance, ſongez qu'il faut une extrême délicateſſe à la garder: Reſpectez la verité, même dans les choſes indifférentes; ſongez que rien n'eſt ſi mépriſable que de la bleſſer. On

a dit que le menſonge fait voir que l'on mépriſe les Dieux, & qu'on craint les hommes ; que celui-là eſt ſemblable aux Dieux qui dit la verité, & qui fait du bien. Il faut auſſi éviter les ſermens : la ſeule parole d'une honnête perſonne doit avoir toute l'autôrité des ſermens.

La politeſſe eſt une envie de plaire, la nature la donne, & l'éducation & le monde l'augmente ; la politeſſe eſt un ſupplément de la vertu. On dit qu'elle eſt venuë dans le monde, quand cette fille du ciel l'a abandonnée. Dans les tems les plus groſſiers, où la vertu regnoit davantage, on connoiſſoit moins la politeſ-

se : elle est venuë avec la volupté : elle est la fille du luxe & de la délicatesse ; on a douté si elle tenoit plus du vice que de la vertu. Sans oser décider, ni la définir ; m'est-il permis de dire mon sentiment ? Je crois qu'elle est un des plus grands liens de la societé, puisqu'elle contribuë le plus à la paix ; elle est une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. La vraie politesse est modéste, & comme elle cherche à plaire, elle sçait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfere point aux autres ; qu'on leur donne le premier rang dans nôtre estime.

L'orguëil nous sépare de

la société ; nôtre amour propre nous donne un rang à part qui nous est toûjours disputé ; l'estime de soi-même qui se fait trop sentir, est presque toûjours punie par le mépris universel ; la politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres, & ce qu'on se doit à soi-même, car ces devoirs ont leurs limites, lesquelles passées, c'est flatterie pour les autres, & orgueil pour vous ; c'est la qualité la plus séduisante.

Les personnes les plus polies ont ordinairement de la douceur dans les mœurs, & des qualitez liantes ; c'est la ceinture de Venus : elle embellit & donne des graces à

tous ceux qui la portent : avec elle vous ne pouvez manquer de plaire.

Il y a bien des degrez de politesse ; vous en avez une plus fine à proportion de la délicatesse de l'esprit ; elle entre dans toutes vos maniéres, dans vos discours, dans votre silence même.

L'exacte politesse défend qu'on étale avec hauteur son esprit & ses talens : il y a aussi de la dureté à se montrer heureux à la vûë de certains malheurs : il ne faut que du monde pour polir les manieres ; mais il faut beaucoup de délicatesse pour faire passer la politesse jusqu'à l'esprit. Avec une politesse fine & délicate, on vous passe

bien des défauts, & on étend vos bonnes qualitez : Ceux qui manquent de manieres, ont plus besoin de qualitez solides, & leur réputation se forme lentement : Enfin la politesse coûte peu, & rend beaucoup.

Le silence convient toûjours à une jeune personne : il y a de la modestie & de la dignité à le garder ; vous jugez les autres, & vous ne hazardez rien : mais gardez-vous d'avoir un silence fier & insultant ; il faut qu'il soit l'effet de vôtre retenuë & non pas de votre orgueil. Mais comme on ne peut pas toûjours se taire, il faut sçavoir, que la premiere regle pour bien parler, c'est de bien penser.

Quand vos idées seront nettes & démêlées, vos discours seront clairs; qu'ils soient remplis de pudeur & de bienséance: respectez dans vos discours les préjugez & les coûtumes; les expressions marquent les sentimens, & les sentimens sont les expressions des mœurs.

Il faut sur-tout éviter le caractere plaisant, c'est toûjours un mauvais personnage, & rarement en faisant rire se fait-on estimer. Ayez attention aux autres bien plus qu'à vous: songez plûtôt à les faire valoir, qu'à briller: il faut sçavoir bien écouter, & ne montrer ni dans ses yeux, ni dans ses manieres un air distrait. Contez peu;

narrez d'une maniere fine & serrée : que ce que vous direz soit neuf, ou que le tour en soit nouveau. Le monde est rempli de gens qui portent des sons à l'oreille, sans rien dire à l'esprit. Il faut, quand on parle, plaire ou instruire ; quand vous demandez de l'attention, il faut la payer par l'agrément. Un discours medriocre ne sçauroit être trop court.

Approuvez, mais admirez rarement : l'admiration est le partage des sots. Eloignez de vos discours l'art & la finesse : la principale prudence consiste à parler peu & à se défier plus de soi-même que des autres. Une conduite droite, la réputation de pro-

bité, attire plus de confiance & d'estime ; & à la longue plus d'avantages de la fortune, que les voyes détournées. Rien ne vous rend digne des plus grandes choses & ne vous met au-dessus des autres que l'exacte probité.

Accoutumez-vous à avoir de la bonté & de l'humanité pour vos domestiques. Un ancien, dit, *qu'il faut les regarder comme des amis malheureux* : Songez que vous ne devez qu'au hazard l'extrême difference qu'il y a de vous à eux : ne leur faites point sentir leur état : n'appesantissez point leur peine, rien n'est si bas, que d'être haut, à qui vous est soumis.

N'usez point de termes

durs : il en eſt d'une eſpece qui doivent être ignorez d'une perſonne polie & délicate. Le ſervice étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir. Sommes-nous en droit de vouloir nos domeſtiques ſans défauts ; nous qui leur en montrons tous les jours ? il faut en ſouffrir. Quand vous vous faites voir pleine d'humeur & de colere, (car ſouvent on ſe démaſque devant ſon domeſtique) quel ſpectacle n'offrez-vous point à leurs yeux ? Ne vous ôtez-vous pas le droit de les reprendre ? Il ne faut pas avoir avec eux une familiarité baſſe, mais vous leur devez du ſecours, des conſeils, & des

bienfaits proportionnez à votre état, & à leur besoin.

Il faut se conserver de l'autorité dans son domestique, mais une autorité douce. Il ne faut pas aussi toûjours ménacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables; mais il ne faut appeller l'autorité, que quand la persuasion manque. Songez que l'humanité & le christianisme égalent tout. L'impatience & l'ardeur de la jeunesse jointes à la fausse idée qu'on vous donne de vous-même, vous font regarder les domestiques comme des gens d'une autre nature que la vôtre; que ces sentimens sont contraires à la modestie que vous vous devez, & à

l'humanité que vous devez aux autres :

N'ayez point de goût pour la flatterie des domestiques, & pour empêcher l'impression que les discours flateurs, & souvent répetez, peuvent faire sur vous, songez que ce sont gens payez pour servir vos foiblesses & vôtre orgueïl.

Si par malheur, ma Fille, vous ne suivez pas mes conseils, s'ils sont perdus pour vous, ils séront utiles pour moi; par ces préceptes, je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me sont de nouveaux engagemens pour travailler à la vertu. Je fortifie ma raison, même contre moi, & me mets dans la né-

cessité de lui obéir, où je me charge de la honte d'avoir sçû la connoître, & de lui avoir été infidéle.

Rien de plus humiliant, ma Fille, que d'écrire sur des matieres qui me rappellent toutes mes fautes ; en vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre ; je vous donne des armes contre moi, & je vous permets d'en user, si vous voyez que j'aye les vices opposez aux vertus que je vous recommande ; car les conseils sont sans autôrité, dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple.

Fin.



APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ſous ce Tître ; *Avis d'une Mere à ſon Fils & à ſa Fille.* Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris le 23 Septembre 1727.

BLANCHARD.

PRIVILEGE

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos Amez & féaux Conseillers ; les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; Salut: Nôtre bien amé Etienne Ganeau, Libraire à Paris, Nous ayans fait remontrer qu'il luy auroit été mis en main un manuscrit qui a pour Titre : *Avis d'une Mere à son Fils & à sa Fille* ; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contre-scel des Presentes ; A CES CAUSES, Voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié

en un ou plusieurs volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à lad. feuille imprimée & attachée pour modéle sous notredit Contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont

un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril dernier 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé, qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre trés-cher & féal le Sieur Chauvelin Chevalier Garde des Sceaux de France; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtredit trés-cher, & féal le Sieur Chauvelin, Chevalier Garde des Sceaux de France, le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles, vous mandons & en-

joignons de faire joüir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. DONNÉ à Paris le dixiéme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cens vingt-sept, & de nôtre Regne le treiziéme. Par le Roy en son Conseil, DE SAINT HILAIRE.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 717. fol. 581. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris le 12. Octobre 1727. BRUNET, Syndic.

